
THE LIBRARY OF CONGRESS
1800

BIBLIOTHÈQUE THÉATRALE
Auteurs contemporains.



LES

FAMILLES

COMÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS

PAR

M. ERNEST SERRET

PARIS
D. GIRAUD, LIBRAIRE-ÉDITEUR
7, RUE VIVIENNE, AU PREMIER, 7

1853



LES
FAMILLES

COMÉDIE

Représentée à Paris le 6 septembre 1851, pour la Réouverture du Second Théâtre-Français.

DU MÊME AUTEUR :

LES TOURISTES, comédie en 3 actes et en vers

EN PROVINCE, comédie en 3 actes et en vers.

LA PAIX A TOUT PRIX, comédie en 2 actes et en vers.

LES FONDS SECRETS, comédie-vaudeville en 1 acte.

LES PARENTS DE MA FEMME, comédie-vaudeville en 1 acte.

Imp. de G. GRATIOT, rue de la Monnaie, 11.

LES

FAMILLES

COMÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS

PAR

ERNEST SERRET



PARIS
D. GIRAUD ET J. DAGNEAU, LIBRAIRES-ÉDITEURS
DE LA BIBLIOTHÈQUE THÉATRALE
18, rue Guénégaud.

—

1851

A MADAME VEUVE AMPÈRE.

PERSONNAGES.

M. DE CERNY.	MM. TISSERANT.
M. DUBREUIL, manufacturier.	BOUCHET.
CÉSAR PASCAL, avocat.	PIERRON.
GUSTAVE, fils de M. Dubreuil.	NÉROULD.
RAOUL, fils de M. de Cerny et d'Hélène.	MÉTRÊME.
PIERRE, domestique.	TALLIN.
HÉLÈNE, femme de M. de Cerny.	Mmes BOUDEVILLE.
Mme LÉPINET, mère d'Hélène.	GRASSAU.
VALENTINE, fille de M. de Cerny et d'Helène.	ROGER-SOLIÉ.
DENISE, femme de chambre.	JEANNE-ANAÏS.

La scène est à Paris, de nos jours, chez Mme de Cerny.

LES FAMILLES.

ACTE PREMIER.

Un salon. Porte au fond donnant sur l'antichambre. A droite, les appartements de madame Lépinet; à gauche, la chambre de madame de Cerny, et sur le premier plan celle de Valentine.

SCÈNE PREMIÈRE.

DENISE, assise à gauche et travaillant. PIERRE, rangeant le salon. Ils restent un instant sans parler.

DENISE.

Pierre, — c'est votre nom, je crois, — vous plairait-il
D'avancer ce coussin et de tenir mon fil ?

PIERRE.

Oui.

(Il prend le fil maladroitement[1].)

DENISE.

Mais en seriez-vous à votre apprentissage,
Mon bon ? — D'où sortez-vous ?

PIERRE.

Je sors de mon village.

DENISE.

On le voit. Mais pourquoi l'avez-vous donc quitté ?

PIERRE.

Ma mère a treize enfants.....

1 Les vers marqués d'un astérisque ne se disent pas au théâtre.

DENISE.

Quelle fécondité!

PIERRE.

Et je viens en service ici, mademoiselle,
Pour déblayer un peu la maison paternelle.

DENISE.

C'est très bien. Restez pur, et vous vivrez heureux.
Vos gages seront bons, vos profits peu nombreux;
Vous ne roulerez point sur l'or, Madame est sage.

PIERRE.

Ah !

DENISE.

On ne peut avoir tous les biens en partage.
Soyez discret surtout, ne soyez pas causeur;
Car la langue a perdu votre prédécesseur.

PIERRE.

Bon.

DENISE.

Pour moi, jamais rien de mes lèvres ne tombe.
Je vois tout, j'entends tout et suis comme la tombe.
Vous pouvez vous asseoir.

(Il s'assied devant elle et la regarde parler, l'air ébahi.)

Cependant, Dieu merci,
J'en aurais à conter sur cette maison-ci !
On croit Madame veuve à la première vue.
Eh bien, non, d'un mari ma maîtresse est pourvue.
Mais par prudence, après bien des petits discords,
On les a séparés de biens comme de corps.

PIERRE.

De corps ?

DENISE.

De corps. Monsieur vit en garçon. Madame
A dû pendant huit ans mortifier son âme.
Monsieur ne nous hantait jamais auparavant;
Mais depuis que leur fille a quitté le couvent,
Il vient ici nous voir une fois la semaine.
Madame, ces jours-là, s'enferme ou se promène.
C'est aujourd'hui lundi, bientôt on sonnera;
C'est le jour de Monsieur, Madame sortira.

PIERRE, riant.

Hi! hi!

DENISE.

Quant à leur fils, c'est un oiseau plus rare.
Il vit seul loin de nous, cultive le cigare,
A toujours par principe un habit mal brossé,
Et m'embrasse en passant, quand il n'est pas pressé.

PIERRE, riant.

Hé! hé!

DENISE.

De sa grand'mère il est la chère idole.
Madame Lépinet est une vieille folle
Que je vous ai gardée exprès pour le dessert.
C'est elle seule ici qui gouverne et qu'on sert.
Sa fille décemment ne peut vivre loin d'elle:
Elle en profite donc pour lui chercher querelle,
Pour se jeter toujours en travers du chemin;
Bonne femme, après tout, et le cœur sur la main.

PIERRE.

Dame! Vous prêchez bien, et vous êtes savante.

DENISE.

Pour conclure, mon cher, je suis votre servante
Denise Balinguet. — Votre prédécesseur

Était d'un caractère un peu trop embrasseur;
Il se croyait déjà mon maître. A ses allures
J'ai vu qu'il n'avait pas les intentions pures.

PIERRE.

Dame! Je tâcherai qu'il m'en vienne.

DENISE.

C'est bien.
Je prends ce qu'on me donne et je n'exige rien.
Mais j'entre chez Madame, il faut que je l'habille.
On sonne. C'est Monsieur qui vient pour voir sa fille.

(Pierre fait un mouvement. Denise l'arrête. Second coup de sonnette.)

Eh! ne vous pressez pas! Il peut bien résonner,
Et jamais pour un maître on ne doit se gêner.

(Elle entre à gauche. Pierre se dirige lentement vers la porte du fond.)

SCÈNE II.

M. DE CERNY, PIERRE.

PIERRE.

Si je n'ai pas ouvert, ce n'est point par paresse,
Monsieur. Je suis à vous autant qu'à ma maîtresse.
Vous étiez le mari de Madame autrefois,
Et je sais le respect, Monsieur, que je vous dois.

M. DE CERNY.

Quel est-ce ce nigaud-là ? — J'attends mademoiselle.
Allez la prévenir.

PIERRE.

Ah! Tout à point c'est elle.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE III.

VALENTINE, M. DE CERNY.

M. DE CERNY, embrassant Valentine.

Bonjour.

VALENTINE.

Bonjour, mon père.

M. DE CERNY.

Eh bien, comment vas-tu ?
Mais qu'est-ce, mon enfant? Ton air est abattu,
Et ta joue a pâli.

VALENTINE.

J'ai tant dansé !

M. DE CERNY.

La danse
Fait mal. Je l'interdis, ma fille, par prudence.
Ces belles roses-là se fanent en dansant.

VALENTINE.

Non pas, mon père, vois, je suis rouge à présent.

(Ils s'asseyent à droite.)

M. DE CERNY.

Voyons, racontez-moi toute votre semaine,
Mademoiselle. Allons partout où l'on vous mène.
Dites-moi vos plaisirs, dites-moi vos danseurs,

Dites-moi vos succès et toutes ces douceurs
Que chaque jour ici peut goûter votre mère :
Valentine, parlez, c'est mon jour d'être père.

VALENTINE.

Lundi nous recevions.

M. DE CERNY.

Beaucoup de monde ?

VALENTINE.

Oh ! Tant !
Nous avions tout Paris.

M. DE CERNY.

Excepté moi pourtant.

VALENTINE.

Chacun me regardait, j'en étais tout émue,
Car j'avais une robe..... Ah ! si tu l'avais vue !
Un cadeau de ma mère.

M. DE CERNY.

Un cadeau ! Justement
Je voulais t'en faire un.

VALENTINE, montrant ses oreilles du doigt.

J'avais également
Deux rubis qu'elle m'a donnés.

M. DE CERNY.

Moi, je t'en donne
Quatre.

VALENTINE.

Et deux bracelets. Car ma mère est si bonne !

M. DE CERNY.

Moi, je t'en donne dix, moi, je t'en donne cent !
Mais dis-moi donc merci, méchante, en m'embrassant !
Mais de ces doux baisers ne sois donc pas avare ;

Sois prodigue plutôt de ce bonheur si rare!
Ecoute. Le printemps est de retour : au Bois,
Avec ton frère un jour nous irons seuls, nous trois.
Nous causerons longtemps, longtemps l'un avec l'autre,
Et je rafraîchirai mon âme dans la vôtre.
Je veux tout un grand jour avec toi m'oublier,
Je veux rester ton père un jour, un jour entier.

VALENTINE.

Si je n'ai pas un bal le soir.

M. DE CERNY.

L'ingrate fille
Qui se passe de moi plutôt que d'un quadrille!

VALENTINE, allant s'asseoir à gauche.

Va, tu danses aussi.

M. DE CERNY, souriant, et s'asseyant près d'elle.

Comment le sais-tu ?
(Tout à coup et sérieusement.)
Mais
C'est qu'on te parle donc de moi ?

VALENTINE.

Maman ? Jamais.

M. DE CERNY.

Sois franche, mon enfant.

VALENTINE.

Non, jamais, je t'assure.

M. DE CERNY.

Parle, et je te promets la plus riche parure.
Car si de quelques torts on m'accusait tout bas,
On mentirait, vois-tu.

VALENTINE.

Ma mère ne ment pas.

M. DE CERNY, se remettant.

Sans doute. — Ta grand'mère à mes yeux est suspecte.

VALENTINE.

Maman veut que je l'aime et que je la respecte.

M. DE CERNY.

Sans doute. Mais c'est moi qu'il faut aimer d'abord.

VALENTINE.

Et maman.

M. DE CERNY.

Sans doute, oui, sans doute.

(A part, pendant que Valentine est occupée à broder.)

Ah ! je crains fort
Que ces femmes bientôt ne sachent faire en sorte
D'étouffer dans son cœur l'amour qu'elle me porte.
C'est ma fille, mon bien, je défendrai mon bien.
Disons-lui que sa mère.... Ah! ne lui disons rien.
Si je glisse un seul mot de haine à son oreille,
On peut dans un instant me rendre la pareille;
Et le père et la mère, en leur rivalité,
Tirant ce cher trésor chacun de son côté,
Ne s'aperçoivent pas qu'à cette guerre intime
Ce qu'on gagne en amour, on le perd en estime !

VALENTINE.

A quoi songes-tu là ?

M. DE CERNY.

Je songe, mon enfant,
Que j'allais tous les jours t'embrasser au couvent;
Que maintenant je dois attendre une heure dite,

Un jour dit pour te rendre une courte visite,
Que j'en suis las, et veux tous les jours recevoir
Ton baiser du matin et ton baiser du soir.

VALENTINE.

J'en serai bien heureuse aussi.

M. DE CERNY.

Dis à ta mère
Que je veux lui parler aujourd'hui.

VALENTINE, stupéfaite.

Toi, mon père,
Toi parler à maman?

M. DE CERNY.

(Regardant à sa montre.)

Oui, moi-même. — Il est tard.
On ne m'honore point d'un sourire au départ?

(Elle l'embrasse.)

Ne me reconduis pas, ma chère enfant, demeure.

(De la porte du fond.)

Dis-lui que je reviens lui parler dans une heure.

SCÈNE IV.

VALENTINE, PUIS HÉLÈNE.

VALENTINE, courant à la chambre de sa mère.

Maman, il est parti.

(Hélène entre en jetant un regard vers le fond, puis elle embrasse vivement sa fille.)

J'ai cru que mon secret,
Malgré tous mes efforts, enfin m'échapperait.
Je ne pense qu'à lui, même auprès de mon père,

HÉLÈNE.

A lui ! toujours à lui ! — Tu m'as promis, ma chère,
De rester tout un jour sans prononcer son nom.

VALENTINE.

Est-ce que je l'aurais nommé par hasard ?

HÉLÈNE.

Non,
Mais tu ne parles pas d'autre chose

VALENTINE.

Pardonne !
C'est qu'au bonheur prochain to ut mon cœur s'abandonne,
C'est que toujours, partout je le vois, je l'entend,
C'est qu'il est tout pour moi, c'est que je l'aime tant !

HÉLÈNE.

Mais rien n'est fait encor, sois prudente, prends garde.
On perd tout quelquefois par un mot qu'on hasarde.
Va ! Je l'ai su trop jeune et bien cruellement,
Le bonheur est un fruit qui mûrit lentement
Et souvent vous échappe à l'instant qu'on le cueille.
La voilà qui déjà tremble comme la feuille !
O romanesque enfant, vite rassure-toi ;
Ne crains pas le malheur, je le prendrai pour moi.
Mais ne puis-je savoir ce qu'on t'a dit?

VALENTINE.

Mon père?

HÉLÈNE.

Oui, vous avez tous deux causé longtemps, j'espère.

VALENTINE.

Ah ! mon Dieu ! tu fais bien de me le rappeler.
Cela va te surprendre : il veut.....

HÉLÈNE.

Quoi ?

VALENTINE.

Te parler.

HÉLÈNE.

A moi, Valentine?

VALENTINE.

Oui.

HÉLÈNE.

Pourquoi ?

VALENTINE.

C'est qu'il désire
M'embrasser plus souvent.

HÉLÈNE.

Il aurait dû m'écrire,
Et l'on peut là-dessus s'entendre sans se voir.
Satisfaire un désir si juste est un devoir,
Du reste, et je conçois qu'il se plaigne et m'envie
Cette douceur que j'ai de vivre de ta vie.
Dis-lui que je suis prête à céder sur ce point :
Il te verra, mais moi je ne le verrai point.

VALENTINE.

Et s'il a par hasard autre chose à te dire?

HÉLÈNE.

Mais, je te le répète, il aurait pu m'écrire.

VALENTINE.

Pour te voir dans une heure il va se présenter :
C'est donc un entretien qu'on ne peut éviter.

HÉLÈNE.

Mon Dieu, que me veut-il? Dans quel but?... Mais, ma fille,

Ton père est après tout le chef de la famille.

VALENTINE.

Il me le dit souvent.

HÉLÈNE.

Crois-le, c'est ton devoir.
Pour moi, c'est sur ton cœur qu'est fondé mon pouvoir,
Et bien plus que du sien j'en suis heureuse et fière.
Il t'a dit : « dans une heure ? »

VALENTINE.

Oui.

SCÈNE V.

LES MÊMES, PIERRE.

HÉLÈNE.

Que voulez-vous, Pierre ?

PIERRE.

C'est un monsieur, madame, un monsieur bien vêtu,
Le chapeau sur les yeux et l'air tout abattu,
Une cravate blanche, une figure blême,
Qui vous connaît, qui veut vous voir à l'instant même.

HÉLÈNE.

Mais on ne reçoit pas les gens à tout hasard.
Demandez-lui son nom.

PIERRE, faisant un pas pour sortir, puis se ravisant.

Il s'appelle César
Pascal.

HÉLÈNE.

César Pascal ! Mais il fallait le dire,

Au lieu de nous le peindre et de nous le décrire.
Qu'il entre.
(A Valentine.)
Laisse-nous. Il vient comme toujours
A ma vieille amitié confier ses amours,
Dire que son Emma serait digne d'un trône,
Et d'un peu de pitié me demander l'aumône.
Va m'attendre. On se doit à ses pauvres.

(Valentine entre chez madame Lépinet. César arrive brusquement, l'habit boutonné, le chapeau sur la tête, l'air bouleversé.)

SCÈNE VI.

CÉSAR, HÉLÈNE.

CÉSAR, allant droit à madame de Cerny, les bras croisés sur la poitrine.

Je suis
Le plus infortuné des hommes.
(Il se jette dans un fauteuil.)
Je ne puis
Parler.

HÉLÈNE.

Ni saluer.
(Elle va pour s'asseoir, il se lève.)

CÉSAR.

Cette femme, madame,
Est une femme horrible, une femme... une femme!

HÉLÈNE, riant.

Je le sais bien.

CÉSAR.

Non, non, vous ne pouvez savoir
Ce que je viens d'entendre et ce qu'on m'a fait voir.

HÉLÈNE.

Quand vous me l'aurez dit, je le saurai. — De grâce,
Otez votre chapeau, César, et prenez place.

CÉSAR, sans l'entendre.

Je compromets ma vie et je perds mon état.
J'étais avant d'aimer un fort bon avocat;
Je gagnais mes procès, j'avais gagné le vôtre,
Enfin je n'étais pas plus maladroit qu'un autre.
Depuis que j'aime, hélas! je suis un homme mort:
Quand je plaide au palais, le président s'endort.

HÉLÈNE.

Bien. Mais découvrez-vous, ou je vous abandonne
A votre désespoir.

CÉSAR, toujours sans l'entendre.

Oh! vous êtes si bonne!

HÉLÈNE, lui touchant le bras.

Et vous, mon cher César, vous n'êtes point poli.

(Il la regarde, elle lui montre son chapeau.)

CÉSAR, se découvrant vivement.

Mon chapeau! Qu'ai-je fait, madame? Quel oubli!
Mais vous le voyez bien, cet amour me rend bête
A me faire parler le chapeau sur la tête.

(Elle va de nouveau pour s'asseoir. Il la retient.)

Il faut que vous sachiez que le démon forma
Exprès pour mes péchés votre cousine Emma.

HÉLÈNE.

Je le sais.

CÉSAR.

Mais sachez qu'il n'est point de tendresse...

HÉLÈNE.

Un amant est toujours unique en son espèce.
Abrégeons. C'est le fait qu'il faudrait exposer.

CÉSAR.

Mon Dieu! de vos moments j'ai bien peur d'abuser.

HÉLÈNE.

Quel homme! Les amants sont des gens que j'admire.
Ils s'imposent à vous quand ils n'ont rien à dire,
Et quand leur entretien pourrait nous amuser,
De nos moments alors ils craignent d'abuser.

CÉSAR.

Puisque vous l'exigez, je poursuis. — L'audience.
Était finie à peine, et mon impatience
M'entraînant chez Emma, je courais, je volais.....
Je m'y rends tous les jours au sortir du palais.
Car mon œil, fatigué d'hommes noirs, se repose
Sur cette blanche femme aux yeux clairs, au teint rose,
Et j'éprouve, en quittant mes frères du barreau,
Le besoin d'admirer quelque chose de beau.

HÉLÈNE.

Au fait.

CÉSAR.

Elle lisait le vingtième volume
D'un roman, plus charmante encor que de coutume.

HÉLÈNE.

Au fait.

CÉSAR.

Elle me dit : « Quels merveilleux exploits
L'amour fit accomplir aux hommes d'autrefois! »
« Ah! lui dis-je, éprouvez ma passion profonde,

Et pour vous plaire, Emma, je soulève le monde! »

(Hélène se met à rire.)

La métaphore était trop forte, j'en convien :
Près d'une femme aimée on ne doute de rien;
Elle vous embellit les plus vilaines causes,
L'impossible devient la plus simple des choses.

HÉLÈNE.

Au fait, au fait, au fait.

CÉSAR.

Elle reprit ainsi
D'une voix que je crois encore entendre ici :
« Mon ami, vous avez bien souvent, ce me semble,
Séparé des époux malheureux d'être ensemble. »
« Les séparations, répondis-je, ont été,
Chère Emma, de tout temps ma spécialité,
Et si pour une amie on réclame mon zèle,
Fût-elle dans son tort, je plaiderai pour elle. »
« Au contraire, monsieur, je voudrais, grâce à vous,
Au lieu de séparer, réunir deux époux. »
« Réunir! m'écriai-je à cet ordre barbare,
Je ne réunis pas, madame, je sépare! »
Mais, sans rien écouter, elle me dit alors
Que mes succès pour elle étaient comme un remords;
Que je ne saurais vivre heureux dans mon ménage,
Ayant toujours plaidé contre le mariage,
Et qu'auprès de sa femme en paix on ne dort point,
Lorsqu'on a désuni ce que le ciel a joint.
Enfin le résultat de ce discours frivole
Fut qu'on m'aimait toujours, que j'avais sa parole,
Et qu'elle la tiendrait quand j'aurais réuni
Deux époux, vous, madame, et monsieur de Cerny.

La perfide en riant avait gagné la porte,
Et, comme j'étais seul, je suis parti, de sorte
Qu'ici je viens, madame, encor tout en émoi,
Savoir si vous pouvez quelque chose pour moi.

HÉLÈNE.

César!

CÉSAR.

N'espérez pas qu'on l'en fasse démordre.
Il serait plus aisé d'exécuter son ordre,
Et j'ai fait en chemin bien des réflexions
Sur l'immoralité des séparations.

HÉLÈNE, souriant tristement.

Ah!

CÉSAR, cherchant et plaidant.

Oui, s'il faut ici parler selon mon âme,
Je dis, moi, qu'isoler le mari de la femme,
La femme du mari, c'est..... Et les résultats!!!.....
Le mariage étant le plus saints des états.....
La séparation en somme est une chose.....

HÉLÈNE.

Vous n'êtes pas encor bien sûr de votre cause.
Vous plaidez mieux le contre.

CÉSAR.

Ah! qu'on me donne un jour,
Madame, et dix fois mieux je plaiderai le pour.

HÉLÈNE.

Oui, pour vous, au besoin, la cause est blanche ou noire,
Messieurs les avocats ont fort peu de mémoire,
Mais les femmes en ont davantage. Croyez
Que le plus éloquent de tous les plaidoyers

N'aurait aucun pouvoir sur nous, et je préfère
Vous parler franchement et terminer l'affaire.
Mon cœur n'a point de fiel, il est connu de vous.
Si, du jour qui rompit tous nos liens d'époux,
Nous fussions demeurés étrangers l'un à l'autre,
Peut-être mon désir répondrait-il au vôtre.
Mais la haine entre nous avait trop d'aliments :
Nos enfants nous restaient, source de mes tourments.
J'avais d'abord pour moi vu l'amour de leur père
Grandir près de celui qu'ils avaient pour leur mère,
Et depuis j'ai pour moi vu grandir chaque jour
La haine de leur père auprès de leur amour.
Moi-même j'ai fini par connaître l'envie :
Cet homme me prenait la moitié de leur vie,
La moitié de leur cœur, peut-être plus encor!.....
Il fallut pied à pied défendre mon trésor,
Et nous nous efforcions avec la même adresse
De nous voler, chacun, un peu de leur tendresse.
Quand le père chez lui les gardait trop longtemps,
Jalouse, je comptais les heures, les instants,
Et, joyeuse au retour, je flattais leurs caprices.
Ils avaient des défauts, nous en faisions des vices.
Enfin, grâce au poison de nos rivalités,
Ces fruits mûris à peine étaient déjà gâtés.
Le père s'en émut, convoqua la famille.
On m'enleva mon fils, on m'arracha ma fille;
On mit entre elle et moi la grille d'un couvent.
Depuis lors, dans mon cœur je l'ai juré souvent,
Surtout quand je voyais quelque femme adorée
De ses jeunes enfants orgueilleuse et parée,
Surtout lorsque le soir, avant de reposer,

Mes lèvres n'avaient plus ces fronts purs à baiser,
J'ai juré que jamais, envers lui moins sévère,
L'épouse n'oublîrait les douleurs de la mère.
Voilà ce que j'avais à vous dire. — À présent
Reprenons la gaîté qui convient en causant.
Insister plus longtemps serait me faire offense.

CÉSAR.

La réplique appartient de droit à la défense.

HÉLÈNE, sérieuse.

Arrêtez, plus un mot. Quoique mon amitié
Pour vos petits chagrins s'émeuve de pitié,
Si vous en faites cas, César, je vous conseille
De ne plus revenir sur matière pareille.
Mais chut! J'entends ma mère.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MADAME LÉPINET.

MADAME LÉPINET.

Eh! c'est le cher César.
Bonjour. Vous seriez-vous querellés par hasard?
Il fait, ce bon garçon, une piteuse mine.
Est-ce encore un procès perdu qui le chagrine?

HÉLÈNE.

Non, c'est Emma.

MADAME LÉPINET.

Comment?.....

HÉLÈNE.

Elle a chaque matin

Quelque nouveau caprice : il y perd son latin.

(A César.)

Par un petit billet il faut que je la gronde,
Et l'on vous recevra tantôt le mieux du monde.
Adieu. Je vais l'écrire.

(Elle tend la main à César et rentre dans sa chambre.)

SCÈNE VIII.

CÉSAR, MADAME LÉPINET.

MADAME LÉPINET, d'un air mystérieux.

Elle a donc tout appris
Sans entrer en fureur, sans jeter les hauts cris?

CÉSAR.

Ah!..... Mais pardon, madame, et je conçois à peine
Que vous sachiez déjà le dessein qui m'amène.

MADAME LÉPINET.

Mais, mon cher, ce dessein dont mon cœur est charmé,
Jamais sans mes conseils Emma ne l'eût formé.

CÉSAR.

Comment?

MADAME LÉPINET.

Eh! oui, j'avais besoin d'un homme habile,
Ayant le cœur ardent, la parole facile,
Et je l'ai décidée à ne s'unir à vous
Que lorsque vous auriez rapproché nos époux.

CÉSAR.

Et vous me l'avouez? Mais savez-vous, madame,
Que c'est affreux cela, que c'est... que c'est infâme,
Qu'on ne peut inventer rien de plus odieux?

MADAME LEPINET, riant.

Oh ! je m'attendais bien à vos airs furieux.
Mais peut-on me blâmer si, mère sage et tendre,
Je veux remettre bien ma fille avec mon gendre?

CÉSAR.

Oui, je puis vous blâmer, quand, pour les mettre mal,
Je vous vis déployer un zèle au moins égal.

MADAME LÉPINET.

Ces revirements-là ne sont pas de grands crimes.
J'ai constamment été, moi, sous tous les régimes,
De l'opposition ; et, pour le trancher net,
Ce dessein n'eût jamais poussé sous mon bonnet,
Si ma fille n'avait la faiblesse incroyable
De trouver son mari toujours aussi coupable.

CÉSAR.

Mais lorsqu'elle plaidait contre ce même époux,
Cet époux n'était rien qu'un monstre suivant vous.

MADAME LÉPINET.

Contre lui dans ce temps j'étais trop prévenue,
Et tout change d'aspect selon le point de vue.

CÉSAR.

Mais pour quelle raison est-ce à moi?...

MADAME LÉPINET.

Ma raison,
C'est qu'il nous faut un homme au moins dans la maison.
Sans hommes notre vie est froide et monotone,
Et la tranquillité de ma fille m'étonne.
Son mari, j'en conviens, eut des torts, de grands torts;
Mais enfin comme lui nous en eûmes alors.
Il eut tort d'installer chez nous à la campagne

Une parente à lui, parente de Bretagne;
Mais j'eus tort de pousser le scrupule à l'excès,
Ma fille plus grand tort de lui faire un procès.
Sa présence animait si bien notre demeure!
On discutait, cela faisait passer une heure.
Ses colères étaient émouvantes à voir,
Et cet homme eut toujours le talent d'émouvoir.
Ma fille le comprit, une fois séparée.
Je la vis près d'un an languissante, éplorée...
C'est très bien. Pour calmer son mortel désespoir,
Elle alla dans le monde et sortit chaque soir.
On la voyait parée et riante au théâtre;
Elle était dans les bals d'une gaîté folâtre;
Puis, rentrée au logis, bien souvent en secret
Elle pleurait, monsieur, enfin elle pleurait.
C'est très bien jusqu'ici. Mais voilà que sa fille,
Sortant du Sacré Cœur, revient dans la famille :
La mère change alors, au calme reprend goût,
Ne se désole plus, ne pleure plus du tout.
J'en ai la joie au cœur. Mais, depuis cette époque,
Cette maison a pris un aspect qui me choque;
En un mot je m'ennuie ici royalement.
Un jour j'avais parlé de ce rapprochement,
Ma fille se fâcha; j'en parlai de plus belle.
Tous les jours à présent j'en parle devant elle,
Et, comme elle s'obstine, on peut être assuré
Que, pour avoir raison, je les rapprocherai.
Vous savez maintenant ce que mon cœur exige.
Pour confondre ma fille opérez ce prodige,
Renouez, renouez ce lien solennel,
Et pardonnez ma ruse à l'amour maternel.

CÉSAR.

Mais l'amour maternel n'est pas ce qui vous guide.
L'esprit seul de discorde à tous vos plans préside,
Et de moi vous voulez vous servir seulement
Pour la lutte et non point pour le rapprochement.

MADAME LÉPINET.

Voilà les avocats ! Ils n'ont tous qu'une corde.
On leur parle de paix, ils parlent de discorde.
Mais réfléchissez donc, César, à mon projet.
Vous ne retrouverez jamais pareil sujet.
Vous pourrez y verser des trésors d'éloquence,
Leur peindre le foyer avec son innocence,
L'amour pur et le calme... Enfin, pour abréger,
Je veux les réunir, il faut vous en charger.

CÉSAR.

Mais votre fille, à qui je viens de tout apprendre,
Se trouve heureuse enfin et ne veut rien entendre.

MADAME LÉPINET.

Ma fille ne veut rien entendre? Oh! sans tarder,
Il faut agir pour elle, il faut me seconder.
Courez chez son mari.

CÉSAR.

Ma course serait vaine,
Je le connais. D'ailleurs, je ne suis pas en veine.

MADAME LÉPINET.

Ouais! vous me faites voir une étrange tiédeur.
Par bonheur j'ai de quoi stimuler votre ardeur.
Vous avez un rival près d'Emma. C'est un homme
Superbe, mon voisin de campagne; il se nomme
Rigourdin. Votre Emma vient de passer deux mois

Dans ma terre, et partant elle l'a vu cent fois.
Il me charge de mettre aux pieds de ma parente
Ses terres, ses châteaux, cent mille écus de rente;
Et, si vous ne cédez à mes désirs, soudain
Je lui fais épouser mon ami Rigourdin.

CÉSAR, exaspéré.

Mais cela me confond ! C'est odieux, inique !
Mais vous vous arrogez un pouvoir tyrannique !

MADAME LÉPINET, qui a été sonner.

Mes chevaux !

(Pierre est entré et sort.)

CÉSAR.

Dieu ! Pourquoi ?

MADAME LÉPINET.

Vous en savez assez.
La voiture est pour vous ou pour moi, choisissez.
Mon gendre est au café de Paris, il est l'heure
Du déjeuner : courez le trouver, je demeure;
N'y courez pas, je sors.

CÉSAR.

J'y cours, j'y cours, restez.

MADAME LÉPINET.

Et soyez éloquent ! Si vous ne l'emportez,
Je lance Rigourdin.

CÉSAR.

La vieillesse est cruelle !

MADAME LÉPINET.

Je rendrai donc ma fille heureuse en dépit d'elle !

PIERRE, revenant.

Les chevaux...

MADAME LÉPINET.

Bien.

(A César.)

Partez.

CÉSAR.

Je pars et je reviens.
Mais chut! Si l'on savait quels projets sont les miens,
Et que j'ai pu plaider dans une affaire telle,
Je perdrais en deux jours toute ma clientèle.

(Il sort vivement par le fond. Madame Lépinet rentre chez elle triomphante.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

CÉSAR SEUL.

(Il entre en s'essuyant le front avec son mouchoir et va déposer son chapeau sur un meuble, tout cela en parlant à madame Lépinet qu'il croit présente.)

J'ai trouvé votre gendre au café de Paris.
Il n'a pu m'écouter; mais, ce qui m'a surpris,
Il veut que je l'attende ici...

(S'apercevant qu'il est seul.)

Comment! Personne?
Tout cela m'abrutit. Ma foi! tant pis, je sonne.

(Il sonne, et s'assied à droite. Denise accourt.)

SCÈNE II.

DENISE, CÉSAR.

DENISE.

Tiens! c'est monsieur César.

CÉSAR.

Madame Lépinet?

DENISE.

Sa porte est défendue : elle essaie un bonnet.

CÉSAR, à part.

En achats de toilette elle épuise sa bourse.
Vieille folle!

(Haut.)

Et Madame?

DENISE.

Oh! Madame est en course.

CÉSAR.

C'est bien! J'attends Monsieur

DENISE, très surprise.

Vous attendez ici
Monsieur? Vous attendrez vainement, Dieu merci.
Le mari de Madame étant célibataire
N'a jamais eu chez nous le moindre pied-à-terre.

CÉSAR.

Je le sais et j'attends.

DENISE.

Monsieur, vous m'étonnez!
Est-ce que par hasard?...

CÉSAR.

Vous me questionnez?

DENISE.

Moi, grand Dieu! Mais je suis sensible et m'intéresse
A tout ce qui regarde ou touche ma maîtresse.
Notre position est délicate, puis
Cela donne matière à de très vilains bruits.

CÉSAR, vivement.

De quels bruits parlez-vous?

DENISE.

Monsieur me questionne?
Je suis femme de chambre et non pas espionne.

CÉSAR, à part.

Et moi qui n'avais pas songé du tout à mal!
(Haut.)
Sauriez-vous quelque grave empêchement moral
A la réunion qu'ici l'on se propose?
Dites.

DENISE.

Il s'agit donc, monsieur, de quelque chose?

CÉSAR.

N'importe, mais parlez. Votre ton m'est suspect.
Votre maîtresse a droit à l'estime, au respect.

DENISE.

Lorsque de son mari, monsieur, l'on se sépare
Et qu'on prend un amant, ce qui du reste est rare,
On vous en prête dix : c'est le moins en ce cas
Que l'on vous en donne un, quand vous n'en avez pas.

CÉSAR.

Tout ce que vous savez, dites-le-moi, Denise.

DENISE.

Eh! que voulez-vous donc, monsieur, que je vous dise?
Je ne sais rien. Je sais que monsieur de Luzan
Venait l'hiver dernier plus souvent qu'à présent.

CÉSAR.

Quoi! De Luzan, l'ami de son mari?

DENISE.

Mais dame!
On est souvent l'ami de l'ami de sa femme.

CÉSAR.

Vous la calomniez, plus un mot, laissez-moi.
(A part.)
A ces propos pourtant le monde ajoute foi.
C'est impossible, non... Le mari va m'entendre,
Et de mon éloquence il me faut tout attendre.
Soyons grave et touchant.

DENISE.

Qu'est-ce que tout ceci ?
(Voyant entrer M. de Cerny.)
Et monsieur, par hasard, vient-il loger ici ?

SCÈNE III.

M. DE CERNY, CÉSAR.

M. DE CERNY.

Pardon, mon cher César. Sans façon je vous donne
Rendez-vous chez ma femme, et cela vous étonne.
Madame de Cerny m'attendait : c'est pourquoi
Je vous reçois chez elle, étant loin de chez moi.

CÉSAR, d'un air composé.

L'endroit est bien choisi, monsieur. Je vous assure
Qu'on n'en pouvait prendre un de plus heureux augure.

M. DE CERNY.

Qu'est-ce ? Changez de ton, ou je m'en vais d'abord.
Que diable ! Un avocat n'est pas un croque-mort.

CÉSAR.

C'est un grave devoir qu'il faut que je remplisse.

M. DE CERNY.

Voyons, conspirez-vous ? Cherchez-vous un complice ?

CÉSAR.

Non, il ne s'agit pas de politique, mais
Du plus intéressant sujet qui fut jamais,
Qui vous est personnel.

M. DE CERNY.

Bon ! on dirait qu'il plaide.

CÉSAR.

Un mal existe auquel il faut un prompt remède.
Vos parents, vos amis se sont émus pour vous.
Ils veulent par mes soins réunir deux époux.....

(Il prend son mouchoir et s'apprête à parler.)

M. DE CERNY.

Ah ! vous venez encor me parler de ma femme !
La famille m'attend, le foyer me réclame.
Sur ce texte banal vous avez médité
Quelque discours tout plein de sensibilité.
Vous voulez me convaincre et m'arracher des larmes,
J'en suis sûr. Mais gardez vos éloquentes armes
Pour livrer au palais quelque brûlant combat,
Et daignez m'écouter, ô mon cher avocat !
J'ai toujours méprisé cette philosophie
Qui s'attriste de tout, qui ne voit dans la vie
Qu'un pénible passage à l'éternel sommeil.
Moi, je la vois en fleurs et brillant au soleil.
A vingt ans, pour mâter la fougue de cet âge,
On m'avait enterré dans la paix d'un ménage.
Mais la paix me fit peur, et, Lazare nouveau,
Je voulus m'échapper vivant de mon tombeau.

Je hâtai la rupture à force de scandale,
Je brisai les anneaux de la chaîne fatale,
Et libre, triomphant et marchant au grand jour,
Je délaissai l'épouse et je cherchai l'amour,
Cet amour qui ne traîne après soi nulle entrave,
Qui n'attache point l'homme à la femme en esclave,
Et qui permet enfin à l'un et l'autre amant,
Librement réunis, de rompre librement.
Je l'ai trouvé, j'ai su faire choix d'une femme
Qui ne s'est point liée en me donnant son âme,
Et qui, sans prodiguer des serments à l'autel,
A juré de m'aimer à la face du ciel.
Ce n'est point pour toujours que ce serment l'engage.
Nous pouvons nous quitter au milieu du voyage,
Et nous irions chacun tenter un autre sort,
Sans rester enchaînés, l'amour une fois mort.
Mais, pour désaltérer mon âme dans sa course,
Je trouve encore à l'ombre une limpide source,
Et je suis resté père en cessant d'être époux.
J'adore mes enfants, ma fille au front si doux,
Mon fils déjà superbe, impatient de vivre,
Qui voit le monde esclave et veut qu'on le délivre.
Ne suis-je pas heureux ? N'est-ce point un bonheur
Qui ne doit pas laisser de vide dans le cœur ?
Docile aux vérités que mon siècle révèle,
Je me suis élancé dans la route nouvelle ;
Je sape des abus d'âge en âge transmis,
J'use de tous les biens permis ou non permis;
Je me moque du fou qui croit que sur la terre
L'homme arrive au bonheur par le devoir austère,
Et, ne reconnaissant pour loi que mon désir,

Je dis que le bonheur est tout dans le plaisir.
Vous m'écoutez les yeux fixes, la bouche ouverte,
Et ma profession de foi vous déconcerte.
Qu'importe ? Il est un point qui me semble bien clair,
C'est que je suis heureux, que mon repos m'est cher,
Et que ma femme enfin aurait tort de prétendre
Que mon amour éteint renaisse de sa cendre.
Portez donc ma réponse, avocat fourvoyé,
Aux gens officieux qui vous ont envoyé.

CÉSAR.

Non pas, j'ai la parole et je vais vous confondre.

M. DE CERNY.

Vous n'auriez pas, mon cher, deux mots à me répondre.

CÉSAR.

Quoi ! je....

M. DE CERNY.

Tout serait vain.

CÉSAR.

Monsieur....

M. DE CERNY.

C'est temps perdu.

CÉSAR.

Mais la justice veut que je sois entendu.

M. DE CERNY, lui tendant la main.

Bonjour.

CÉSAR.

Comprenez donc ...

M. DE CERNY.

Je ne veux pas comprendre.

CÉSAR.

Si...

M. DE CERNY.

Non!

CÉSAR.

Je....

M. DE CERNY.

Cent fois non!

CÉSAR, exaspéré.

Mais vous devez m'entendre,
Mais c'est vouloir réduire un homme au désespoir!
Vous avez des raisons, n'en puis-je pas avoir?
Le débat n'est pas clos; je suis votre adversaire,
Soutenez donc mon feu.

M. DE CERNY.

Vous voulez une affaire?
Très bien. Quand on s'obstine en de pareils débats,
Et qu'on me pousse à bout...

CÉSAR.

Vous cédez?

M. DE CERNY.

Je me bats.

CÉSAR.

Vous vous battez?

M. DE CERNY.

Mais oui.

CÉSAR.

Si je plaide ma cause,
C'est un duel alors que monsieur me propose?

M. DE CERNY.

Si le cœur vous en dit.

CÉSAR.

Bon ! n'allons pas plus loin.
Mais, monsieur de Cerny, je vous prends à témoin
Que j'ai, pour aborder le point inabordable,
Tenté tous les efforts dont un homme est capable;
Que j'ai fait preuve enfin d'un acharnement tel
Que je vous ai contraint de m'offrir un cartel.
Je cours trouver Emma (car c'est cette perfide
Qui m'avait imposé cette tâche homicide),
Et savoir d'elle enfin s'il faut, l'épée au poing,
Ouvrir l'oreille aux gens qui ne m'écoutent point.

SCÈNE IV.

M. DE CERNY, seul.

Pauvre garçon ! Son air, ses discours, tout m'atteste
Qu'il est fou. — Mais je suis fort curieux, au reste,
De contempler ma femme à loisir et de près
Pour voir si je n'ai pas trop oublié ses traits.
C'est elle. Non, mais oui. Vrai, si je l'avais vue
Autre part, je l'aurais à peine reconnue.

SCÈNE V.

HÉLÈNE, M. DE CERNY.

M. DE CERNY, saluant très bas.

Madame.

(A part.)

Me voilà presque ému. — Du maintien.

HÉLÈNE.

Vous m'avez demandé, monsieur, un entretien......

(Elle s'assied à gauche et invite du geste M. de Cerny à prendre une chaise.)

M. DE CERNY, à part.

Elle est calme. Eh ! bien, moi, sa présence me pèse.
Les femmes ont toujours l'art de se mettre à l'aise,
Quelqu'étrange que soit la situation.

HÉLÈNE, à part.

Commandons, si je puis, à mon émotion.

(Ils sont assis.)

M. DE CERNY.

Hum! — Il s'agit de mes.... de nos enfants, madame.

HÉLÈNE, vivement.

De nos enfants?

M. DE CERNY.

Mon fils est d'âge à prendre femme:
Je veux le marier.

HÉLÈNE.

Lui? Peut-il mûrement
Peser la gravité d'un tel engagement?

M. DE CERNY.

Mon Dieu! qu'a-t-on besoin de tant peser sa chaîne?
Quand on me maria, j'avais vingt ans à peine.

HÉLÈNE.

C'est juste, et vous voulez qu'il vous imite?

M. DE CERNY.

Non,
Mais je ne voudrais pas laisser périr mon nom.
Aussi j'ai décidé...

HÉLÈNE.

Vous pouviez me transmettre
Votre décision par un tiers ou par lettre.

J'ai cru que vous veniez non pas pour me dicter
Votre décision, mais pour me consulter.

M. DE CERNY.

C'est mon projet. — Pourtant j'ai la volonté ferme...

HÉLÈNE.

Pardon, je ne vois là qu'un changement de terme.

M. DE CERNY, à part.

Ma femme a de l'esprit et je ne suis qu'un sot.
(Haut.)
Eh bien! voyons la chose et laissons là le mot.
Si je vous proposais un brillant mariage,
Ne fermeriez-vous pas un peu les yeux sur l'âge?
Si Blanche de Marsan l'acceptait pour époux?

HÉLÈNE, avec un mouvement de joie.

Oh! monsieur, c'est un rêve, et c'est trop beau pour nous.

M. DE CERNY.

Non, mais on veut qu'il quitte un peu la capitale.

HÉLÈNE.

Très bien.

M. DE CERNY.

Il reviendrait pour l'époque fatale.

HÉLÈNE.

Je ne sais quelles gens Raoul voit à Paris :
Il est bon qu'il voyage et vous l'avez compris.

M. DE CERNY.

Un de mes bons amis part pour une ambassade;
Il tendra les deux mains au fils d'un camarade.

HÉLÈNE.

A merveille!

M. DE CERNY.

Ils iront à Berlin.

HÉLÈNE.

Justement
Raoul écrit et parle assez bien l'allemand.

M. DE CERNY.

A la bonne heure. — Mais, devrais-je vous le dire?
C'est l'entente qui règne entre nous que j'admire.
Quoi! tout ce que je veux soudain vous le voulez!
Nous ne nous sommes point seulement querellés.
Par quel charmant hasard, par quelle étrange cause,
Madame, tombons-nous d'accord en quelque chose?

HÉLÈNE.

Il s'agit du bonheur de nos enfants.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, VALENTINE, RAOUL.

VALENTINE.

Voici
Mon frère!

HÉLÈNE, courant embrasser Raoul.

Enfin, ingrat, on vous voit donc ici!
Qu'avez-vous fait depuis dix grands jours?

RAOUL.

Je travaille,
Ma mère.

HÉLÈNE.

En travailleur qui ne fait rien qui vaille.

RAOUL.

Je suis un ouvrier de l'avenir. — Mais quoi!
Mon père ici!

M. DE CERNY.

Bonjour.

RAOUL.

Mon père ici, chez toi!

MADAME LÉPINET, sortant de chez elle.

Mon ange, mon Raoul!

HÉLÈNE, à part.

Ma mère! quel dommage!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MADAME LÉPINET.

MADAME LÉPINET, courant embrasser Raoul.

Raoul!

(S'arrêtant stupéfaite devant M. de Cerny.)

Monsieur ici! Comment! Est-il d'usage?...
Mais ma fille aurait dû m'avertir en ce cas,
Mais on dirait vraiment que je n'existe pas.

HÉLÈNE.

Ma mère!

(A Raoul.)

Maintenant, venez que je vous gronde:
Jeudi vous nous manquiez, et nous avions du monde.

MADAME LÉPINET, à part.

L'avoir reçu sans moi! Que peut-il se passer?

RAOUL.

Ma mère, je n'ai plus le temps de voir danser,
Et puis j'ai trop dansé moi-même, je m'arrête:
Mes pieds sont fatigués, je laisse agir ma tête.
Au café, chaque soir, notre pipe à la main,
Nous approfondissons le grand problème humain
Et préparons au monde une fière secousse.

M. DE CERNY.

Il tient à nous montrer que la barbe lui pousse.

HÉLÈNE.

Oui, mais il devrait bien, pour parler sur ce ton,
Attendre qu'il en eût un peu plus au menton.

RAOUL.

Mais j'en ai, mais j'en ai beaucoup, je vous assure.
On me jette toujours ma barbe à la figure.

M. DE CERNY.

Assez de politique et de barbe. Passons.
Nous avions pour te voir de plus graves raisons.
Veux-tu, pour débuter dans la diplomatie,
Voir aux frais de l'État la Prusse ou la Russie?

MADAME LÉPINET.

Raoul quitter Paris? Raoul s'expatrier
Et condamner sa vie à cet affreux métier?
Non, Raoul doit traiter tout cela de chimère
Et vous désobéir, s'il aime sa grand'mère.

RAOUL.

En principe, il est bon de voyager. Mais moi
Dans la diplomatie accepter de l'emploi,
Courir je ne sais où représenter la France!
Non, je sens qu'elle a trop besoin de ma présence.

HÉLÈNE.

Mais si cela t'assure un établissement?

MADAME LÉPINET.

On veut le marier sans mon consentement?

HÉLÈNE.

Rien n'est bien décidé.

RAOUL.

C'est pour rire, j'espère,

Et tu te contredis toi-même ici, mon père.
Je ne dois ni ne veux me marier.

M. DE CERNY.

Pourquoi?

RAOUL.

C'est que le mariage est chose absurde en soi,
Chose contre nature, enfin chose immorale
Dont on a trop longtemps toléré le scandale.
Le vieux flambeau d'hymen n'est plus qu'un éteignoir.
L'homme qui se marie est habillé de noir :
C'est un deuil. Nous pleurons la liberté ravie!
L'amour libre fait seul le charme de la vie.
Deux amants peuvent bien s'accorder; deux époux
Diffèrent forcément de nature et de goûts.
Le mariage étouffe en eux la poésie.
S'ils se disent heureux, c'est de l'hypocrisie,
Et toujours les plus francs finissent en effet
Par rompre avec éclat, comme vous avez fait.

HÉLÈNE.

Votre sœur vous entend, mon fils! — Cette matière
N'est ici convenable en aucune manière.
Nous sommes en famille.

RAOUL.

Oh! la famille. Eh bien!
La famille? A quoi bon? Elle ne sert à rien,
Et cette voix du sang, vieille comme la terre,
Finira bien un jour ou l'autre par se taire.
Le préjugé sur nous étant trop bien greffé,
Sans doute ne peut pas soudain être étouffé;
Quoi qu'on fasse, on est père, on est fils, on est fille :
Mais nos enfants n'auront ni parents ni famille.

HÉLÈNE.

Tu nous aimes alors malgré toi, par erreur.
Pour bien faire il faudra qu'on supprime le cœur.
Mais tu sais nos projets, décide-toi, prononce.

RAOUL.

Qui? Moi? Je vous ferai toujours même réponse.
Je resterai garçon : c'est mon ultimatum.
J'ai contre les impôts écrit un long factum :
Acceptant de l'emploi, j'aurais l'air de me vendre.
Adieu. Car dans un club je dois me faire entendre,
Et je veux, pour produire un effet assuré,
Méditer le discours que j'improviserai.

HÉLÈNE.

Raoul, écoute-moi.

M. DE CERNY.

Restez, mon fils.

VALENTINE, le retenant.

Mon frère!

RAOUL, du fond.

On m'attend au café pour vider une affaire.
Adieu!

M. DE CERNY, avec colère.

Restez, je veux, j'ordonne.....

VALENTINE, revenant.

Il est parti.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, EXCEPTÉ RAOUL.

MADAME LÉPINET.

Bravo! C'est un garçon qui sait prendre un parti.

Je n'ai pas tout compris, mais il parle à merveille.
Pourquoi lui demander aussi chose pareille ?
L'exiler, pauvre amour ! Il résiste et fait bien.

M. DE CERNY, à madame Lépinet.

J'ai réclamé, madame, un instant d'entretien
De madame.

MADAME LÉPINET.

Vraiment, monsieur ? Cela veut dire
Que moi je suis de trop ici. Je me retire,
Ou plutôt, puisqu'enfin je suis ici chez moi,
Je travaille à l'écart. Je n'entends ni ne voi.
(Elle s'assied à gauche et prend un ouvrage de tapisserie.)

HÉLÈNE, réclamant pour sa mère l'indulgence de M. de Cerny.

Monsieur !

M. DE CERNY, à Hélène.

Je reverrai mon fils. — Viens, Valentine.
J'espère te trouver en humeur moins mutine.

MADAME LÉPINET, se levant à demi.

Quoi ! monsieur, vous voulez aussi la marier ?
(M. de Cerny la regarde. Elle se rassied.)

M. DE CERNY, à Valentine.

Tu prendrais un mari sans te faire prier ?

HÉLÈNE, avec appréhension.

Vous n'avez pas du moins choisi quelqu'un pour elle ?

M. DE CERNY.

Si, vraiment, un mari noble autant qu'elle est belle,
Le plus charmant garçon, très gai, très amusant,
Et mon meilleur ami. C'est monsieur de Luzan.

HÉLÈNE, très émue.

Monsieur de Luzan !

M. DE CERNY.

Oui.

MADAME LÉPINET, se levant.

De Luzan ! Ce jeune homme
Qui..... C'est bien de Luzan ?

M. DE CERNY, après l'avoir regardée un moment.

Oui.

(Elle se rassied.)

VALENTINE, se rapprochant d'Hélène.

Ma mère !

M. DE CERNY.

Mais comme
On accueille mon choix ! Vous me surprenez fort.
Luzan est mon ami : serait-ce là son tort ?
Valentine se tait, votre trouble est visible.

HÉLÈNE.

C'est que cette union, monsieur, est impossible.

M. DE CERNY.

Impossible ! Pourquoi ? Je veux cette union.
Qui pourrait l'empêcher ? Sans ma permission
Aurait-on disposé de la main de ma fille ?
Ne suis-je pas toujours le chef de la famille ?
Ma fille est un dépôt sacré que vous gardez,
Madame, c'est un bien dont vous me répondez.

HÉLÈNE.

Dont je ne réponds plus. Si dans notre demeure
Ma fille avait grandi, si sans cesse, à toute heure
J'avais pu surveiller ses penchants et ses goûts,
Je serais de son cœur comptable devant vous.
Mais on l'a de mes bras toute jeune enlevée ;
Par des soins étrangers loin de nous élevée,
Son cœur ne pouvait pas se confier au mien :
Devant vous aujourd'hui je ne réponds de rien.

M. DE CERNY.

Quoi ! Valentine aurait un penchant ?.....

HÉLÈNE.

Que j'approuve.

Rassurez-vous, monsieur.

M. DE CERNY.

Mais, madame, je trouve

Qu'avant tout mon désir doit lui servir de loi.

HÉLÈNE.

Jamais un de Luzan ne sera rien pour moi.

MADAME LÉPINET.

Très bien. Et moi je dis, sans bouger de ma place,
Que votre de Luzan n'est qu'un franc Lovelace,
Par lequel on a vu cent ménages troublés,
Qui vit du bien d'autrui.

M. DE CERNY.

Valentine, parlez.

VALENTINE.

Tu ne saurais m'entendre à présent. Mais, écoute :
Tu disais ce matin, tu t'en souviens sans doute,
Que, lorsqu'il ferait beau, seuls nous irions au Bois
Et que nous causerions en un jour pour un mois.
Eh bien, le ciel est bleu, l'air pur, le soleil brille ;
Ta voiture est en bas, descends avec ta fille.
Nous irons seuls au Bois, nous causerons longtemps
Et reviendrons tous deux l'un de l'autre contents.

MADAME LÉPINET.

Expliquez-vous ici sans vous donner la peine
De sortir.

M. DE CERNY, à Hélène.

Vous plaît-il, madame, que j'emmène
Cette enfant ?

HÉLÈNE.

Prenez-la.

M. DE CERNY.

Je ne puis résister
A toutes les douceurs qu'elle sait me conter.
J'étais presque fâché : son sourire m'apaise.
Venez, venez au Bois bavarder à votre aise.
— Embrassez votre mère.

HÉLÈNE, à part.

Est-ce lui que j'entends ?

(Valentine est allée dans le fond parler à Denise. Denise lui apporte son chapeau et son mantelet.)

VALENTINE, à son père.

Je suis prête : viens-tu ?

HÉLÈNE, bas à Valentine.

Dis-lui tout, il est temps,
Ma fille.

M. DE CERNY.

Oh ! la coquette ! On a choisi, j'espère,
Son plus joli chapeau pour séduire son père,
Et l'on va me gronder bien doucement tout bas
Et me faire vouloir ce que je ne veux pas.

(A Hélène.)

Je la ramènerai dans une heure chez elle,
Et je vous remercie. — Adieu.

(Offrant cérémonieusement son bras à Valentine.)

Mademoiselle.

SCÈNE IX.

MADAME LÉPINET, HÉLÈNE, DENISE.

MADAME LÉPINET, courant à Hélène.

Vous le laissez partir ? Quel est votre projet ?

La langue, en l'écoutant, pour vous me démangeait,
Je suais de vous voir si lente à la réplique.
Mais quand on se revoit, on discute, on s'explique.
Je m'attendais à tout, moi; je ne restais là
Que pour m'interposer et mettre les holà.
Non, vous avez été d'une douceur divine!
Vous lui laissez de force emmener Valentine,
Notre enfant, et cela lorsque, sourd à mes cris,
Il témoigne pour moi le plus profond mépris!
J'ouvre les yeux et vois quelle serait ma vie,
Si de vous réunir je conservais l'envie.
Vous ne le vouliez pas lorsque je le voulus,
Et, quand vous le voulez, moi, je ne le veux plus,
Voilà. Je ne suis pas, moi, de ces têtes folles
Qui tournent à tout vent. Pesez bien mes paroles.

(Elle rentre chez elle.)

SCÈNE X.

HÉLÈNE, DENISE.

DENISE, à part.

Nos maîtres songent donc à se rapatrier,
Que l'autre ne veut plus et commence à crier.
Je prédis qu'avant peu nous aurons de l'orage.

HÉLÈNE, se croyant seule, très émue.

De lui répondre un mot aurais-je eu le courage ?
Il dit à ses enfants de venir m'embrasser.
Qu'est-ce donc que j'éprouve ? A quoi vais-je penser ?
Pourquoi ces souvenirs sur lesquels je m'arrête,
Se pressent-ils nombreux et brûlants dans ma tête ?
Tout ce passé pour nous n'est-il pas déjà vieux ?

Pourquoi trembler? Pourquoi des larmes dans mes yeux?

DENISE.

Madame! Qu'avez-vous, mon Dieu?

HÉLÈNE.

Rien. Qu'on me laisse.

DENISE.

Madame est pâle et peut avoir une faiblesse.

HÉLÈNE.

Laissez-moi, je le veux.

DENISE, à part.

Je saurai tout plus tard.

(Revenant.)

Ah! Madame, quelqu'un.

HÉLÈNE.

Je sors!

DENISE.

Monsieur César.

HÉLÈNE, vivement.

César! Vite, qu'il vienne! il faut que je le voie.

(Denise sort.)

J'ai besoin d'un ami, c'est Dieu qui me l'envoie.
Il va me conseiller, il est bon, généreux!...

(César entre précipitamment. Il est au comble de la joie.)

SCÈNE XI.

CÉSAR, HÉLÈNE.

CÉSAR.

Ah! madame, je suis... je suis le plus heureux
Des hommes!

HÉLÈNE, toujours émue.

Ah! vraiment, César?

CÉSAR.

Votre cousine,
Madame, est une femme, une femme divine.

HÉLÈNE.

Elle a donc bien changé depuis tantôt ?

CÉSAR.

Tantôt
J'étais injuste, aveugle, absurde, c'est le mot.
Emma ! Mais c'est un ange. Ah ! ma joie est si folle
Que je ne puis trouver une seule parole.

HÉLÈNE.

Remettez-vous un peu, mon brave ami, parlez ;
Et quand tous vos secrets me seront révélés,
J'en ai de sérieux que vous devrez connaître,
Et quelque grand service à réclamer peut-être.

CÉSAR.

Votre lettre a produit un merveilleux effet.
Mon Emma se repent du mal qu'elle m'a fait,
Et du rapprochement sa bonté me dispense,
En accusant tout bas mon défaut d'éloquence.
Mais que peut le talent, quand votre cher époux
N'est pas à m'écouter mieux disposé que vous ?

HÉLÈNE.

Quoi ! monsieur de Cerny vous aurait dit ?...

CÉSAR.

Oh ! dame,
Ce qu'on dit lorsqu'on vit séparé de sa femme
Et qu'on ne songe guère à la réunion.
Mais qu'avez-vous, Hélène ? Et quelle émotion !

HÉLÈNE.

Moi, rien. Je sors. Adieu.

CÉSAR.

Votre main est glacée.
Vous espérez en vain cacher votre pensée;
Hélène, ce matin vous n'étiez pas ainsi.
Pour la première fois vous revoyez ici
Votre mari. Parlez. Seraient-ce là les causes?....
Souvent une entrevue arrange bien des choses.

HÉLÈNE.

Ah! que supposez-vous?

CÉSAR.

Je devine à demi.

HÉLÈNE.

Vous vous trompez!

CÉSAR.

Je suis votre plus vieil ami,
Nous avons tous les deux grandi chez votre père,
Et je vous ai toujours gardé le cœur d'un frère.
Vous ne me cachiez pas vos secrets autrefois.
Hélène, d'où provient le trouble où je vous vois?
Je ne suis plus le fou de tantôt qui persiste
A rapprocher les gens dans un but égoïste,
Non, mais je suis un frère interrogeant sa sœur.

HÉLÈNE.

Eh bien, soyez content et lisez dans mon cœur,
Dans ce trop faible cœur où je n'ose plus lire,
Tant ce que j'y verrais ressemble à du délire.
Vous m'avez vue ici ce matin, n'est-ce pas,
Fermement résolue à ne point faire un pas?
Je nourrissais enfin une haine implacable.
César, tout est changé. L'évidence m'accable.
Contre elle vainement je lutte et me défends;

Je songe à l'avenir de mes pauvres enfants,
Ou plutôt, non, César, il faut être sincère,
J'attribue aux enfants ce qu'a fait seul le père.
Il a voulu me voir, il est ici venu
Et tout s'est révélé sous un jour inconnu.
Combien je l'ai trouvé différent de lui-même !
Il aime ses enfants autant que je les aime.
J'ai vu qu'à leur bonheur il sait encor penser ;
Il a même envoyé sa fille m'embrasser,
Et cet ordre semblait s'échapper de son âme !
Que vous dirai-je enfin ? Je suis une autre femme,
J'ai d'autres yeux, mon cœur de lui n'est plus jaloux.
Ma fille lui donnait ses baisers les plus doux :
Hier j'en réclamais ma part avant la sienne,
Tout à l'heure pour lui j'aurais cédé la mienne.
Ah ! c'est que, voyez-vous, tout mon bonheur passé
S'est à mon cœur ému tout à coup retracé.
Ce souvenir me rend le présent plus terrible.
Mon orgueil fut un tort, un tort irrémissible
Dont mes enfants seront les victimes un jour.
J'entrevois des malheurs qui glacent mon amour.
Mon fils..... Si vous aviez entendu son langage !
Quelle leçon pour nous, hélas ! et quel présage !
Ma fille de son père est forte contre moi.
Que pouvons-nous sur eux ? Tous deux nous font la loi,
Mon fils arrogamment, ma fille avec adresse,
De leur grand'mère même exploitant la faiblesse.
Non, vous avez raison, cela ne peut durer,
Votre sage amitié vient enfin m'éclairer,
Le remords prouve enfin à mes yeux qu'il dessille
Qu'on brise le bonheur en brisant la famille.

Mon ami, j'ai déjà peut-être été trop loin,
Peut-être j'en ai dit plus qu'il n'était besoin ;
J'ai dépassé pour vous la prudente réserve
Que je prêche à ma fille et que souvent j'observe.
C'est que je me suis crue un moment votre sœur.
Soyez donc mon appui, soyez mon défenseur;
Mais de cet entretien ne lui rendez point compte :
Un seul mot indiscret m'accablerait de honte.
Adieu. C'est un procès gagné presqu'à demi,
Et, si vous échouez, il me reste un ami.

SCÈNE XII.

CÉSAR, seul.

Ah ! je suis fou de joie ! Emma ! Quelle nouvelle !
Je cours trouver notre homme en sortant de chez elle,
Je lui parle... Il ne peut m'interrompre toujours
Et me faire rentrer au ventre mes discours.
Je parlerai, morbleu ! sans honte ni vergogne
Et je vais lui tailler une rude besogne.
Mais j'y pense un moment ! Quelle distraction !
Un de mes clients plaide en séparation.
Il est l'heure. — Tant pis. — Mais ce n'est pas le compte
Du client, j'ai promis de plaider, il y compte.
Séparons-le d'abord, puisque c'est mon devoir,
Et pour les réunir je reviendrai ce soir.

FIN DU DEUXIÈME ACTE

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

HÉLÈNE, VALENTINE.

(Elles entrent vivement par le fond. Valentine a encore son chapeau, son mantelet qu'elle remet à Denise.)

VALENTINE.

Il n'est plus maintenant de crainte ni d'entrave.
Tout est fini, mon père y consent! Cher Gustave!
Je puis donc prononcer son nom, ce nom si doux,
Gustave mon ami, Gustave mon époux!
Tu m'avais de son nom même interdit l'usage.
Oh! ne me gronde pas, si je m'en dédommage.

HÉLÈNE.

Sois plus calme.

VALENTINE.

Je suis trop heureuse. Comment
Être calme, mon Dieu! dans un pareil moment?
Je vais tout te conter...... Nous montons en voiture.
Voyant mon embarras, mon père me rassure,
Et je commence alors. Mais au nom de Dubreuil
Je vois comme un éclair étinceler son œil.
« On veut donc m'imposer une mésalliance, »
Fit-il, puis il garda le plus profond silence,
Et j'attendis tremblante et muette de peur.

« Néanmoins, reprit-il, c'est un homme d'honneur
Que ton monsieur Dubreuil. Si son fils lui ressemble,
Allons, puisqu'il le faut, qu'on vous marie ensemble. »
Ah ! je me crus au ciel quand j'entendis cela.
De combien de baisers je payai ces mots-là !
Et comme je lui dis toute ma joie et celle
Qu'éprouverait Gustave à l'heureuse nouvelle !
Cependant nous étions arrivés dans le Bois.
Là, l'excès du bonheur attendrissant ma voix,
Je détournai la tête, et, sans plus rien lui dire,
Je regardai le ciel qui semblait nous sourire,
Les arbres déjà verts et le gazon nouveau,
Et jamais le printemps ne m'a paru si beau !

HÉLÈNE.

Tu ne l'as jamais vu des mêmes yeux sans doute.

VALENTINE.

Gustave doit venir. C'est lui peut-être. Écoute.

HÉLÈNE.

Tu sais donc qu'il viendra?

VALENTINE, troublée.

Moi ? Non.

HÉLÈNE.

Alors comment?.....

VALENTINE.

Oh ! c'est que j'en ai là comme un pressentiment.
Il viendra, j'en suis sûre. On va bien le surprendre.
Il sera glorieux, sais-tu, d'être ton gendre.
Mon père est haut placé, nous portons un grand nom,
Je suis un beau parti.

HÉLÈNE.

Voilà de l'orgueil.

VALENTINE.

Non,
Ce n'est que du bonheur. Je vais être sa femme!

HÉLÈNE.

J'en suis joyeuse aussi jusques au fond de l'âme,
Oui, car monsieur Dubreuil, ma fille, est un de ceux
Qui m'ont tendu la main dans des jours malheureux.
Père plutôt que chef de sa manufacture,
Il cache son cœur d'or sous sa rude nature.
Ses enfants dans leur sphère ont su se renfermer;
Il les a près de lui. Que de cœurs pour t'aimer!

VALENTINE.

Je les aime déjà.

HÉLÈNE.

Dis-moi, ton père ensuite,
Sans plus rien ajouter, chez nous t'a reconduite.

VALENTINE.

Oui, mais, en revenant, nous avons par hasard
Rencontré près d'ici ton vieil ami César.
Il nous cherchait partout, et d'un air de mystère
Et d'une voix très basse il a dit à mon père.....

HÉLÈNE, émue.

Il a dit?.....

VALENTINE.

Que tu veux à ton tour lui parler.
Mon père a répondu qu'il n'y pouvait aller,
Qu'il avait un dîner, qu'il verrait, que peut-être.....
Mais non, je le connais, tu vas le voir paraître.

HÉLÈNE, à part.

Me compromettre ainsi! César est fou, je crois.
Que faire, que lui dire? Ecartons toutefois

Ma mère, si je puis, et que cette entrevue
Pour le bonheur de tous ait une heureuse issue.
(Haut, en entrant chez madame Lépinet.)
Laisse-nous un moment et reviens me trouver.

SCÈNE II.

VALENTINE, seule.

Oh ! non, je reste ici pour le voir arriver :
Il est l'heure bientôt que me marque sa lettre.
(Elle tire avec précaution un billet de son sein.)
J'aurais dû l'avouer à ma mère peut-être.
Je sens que je fais mal : pourtant j'écris toujours.
A ma mère je veux l'avouer tous les jours.
Mais on me gronderait, on chasserait Denise
Qui nous a par pitié prêté son entremise.
Puis s'écrire est si doux ! J'avouerai tout demain.
C'est lui !

SCÈNE III.

VALENTINE, DENISE, PUIS GUSTAVE.

DENISE.

Je comptais bien vous voir sur mon chemin !
Vous ne vous trompez pas ; c'est lui, mademoiselle.
(Gustave entre avec cérémonie; puis, n'apercevant que Valentine, il regarde autour de lui et change d'allure.)

GUSTAVE, à demi-voix.

Valentine !

VALENTINE.

Gustave !

DENISE, à Gustave.

Eh bien! seul avec elle,
Monsieur? Ces hasards-là n'arrivent qu'aux amants.
(A Valentine.)
Je préviens votre mère.

VALENTINE.

Attends quelques moments.

DENISE.

Rien ne presse en effet.
(A part.)
Écoutons leur ramage.

GUSTAVE.

Vous ne devinez point, Valentine, je gage,
Quelle bonne nouvelle on vient vous apporter :
Mon père est près d'ici, mon père va monter.

DENISE.

Est-il possible?

GUSTAVE.

Oui, oui, vraiment, je vous l'amène.
Il vient voir votre mère, et ce n'est pas sans peine.
Depuis deux mois entiers je lui dis chaque soir
Que l'on se plaint ici de ne jamais le voir.
Il répondait toujours : « Demain j'ai de l'ouvrage »,
Et de perdre un moment n'avait pas le courage.
Il est à quatre pas chez un de ses amis
Et va venir me joindre, il me l'a bien promis.

VALENTINE.

J'ai ma nouvelle aussi, monsieur, à vous apprendre.

GUSTAVE.

Quoi?

VALENTINE.

Mon père consent et vous êtes son gendre.

GUSTAVE, dans la plus grande joie.

Ah ! que me dites-vous ? Je tremblais en pensant
A votre rang, au mien. Votre père consent !

VALENTINE.

Mais avez-vous parlé de nos projets au vôtre ?

GUSTAVE.

Non.

VALENTINE.

Non ?

GUSTAVE.

Mon père à moi n'étant pas comme un autre,
J'ai pensé...

VALENTINE, piquée.

Vous avez pensé fort sagement.

(A Denise.)

Qu'on prévienne ma mère.

GUSTAVE, à Denise.

Attendez un moment.

DENISE, à part.

Nous n'en finirons plus, pour peu qu'on se querelle.

GUSTAVE, à Valentine.

Vous êtes aujourd'hui bien dure et bien cruelle.
Je veux gagner mon père et j'y mets tous mes soins :
J'aurais parlé plus tôt, si je vous aimais moins.

VALENTINE.

Votre père ! Eh ! monsieur, on connaît bien les pères.
Le mien m'avait dicté des ordres fort sévères,
Il s'était choisi même un gendre : il m'a fallu
Deux mots, mon père a fait tout ce que j'ai voulu.

GUSTAVE.

Pour que le mien se rende il suffit qu'il vous voie.
Mais un jour de retard ne trouble point ma joie.

Qu'importe que d'un jour on tarde à nous unir ?
Ce que je vois surtout en vous, c'est l'avenir,
C'est toute votre vie à ma vie enchaînée,
C'est la douceur d'avoir la même destinée,
D'être deux à marcher dans le même chemin
Et d'arriver au but nous tenant par la main.

DENISE, bas à Valentine.

J'ai peur qu'en le voyant Madame ne me gronde.
Je vais la prévenir.

VALENTINE.

Attends une seconde.

DENISE.

Secondes d'amoureux sont des heures!

VALENTINE.

Attends.
Il me vient une idée excellente. Il est temps,
Gustave, d'en finir. Je vais voir votre père,
Je lui plairai, c'est sûr. J'irai trouver ma mère
Et je la retiendrai Vous serez seuls. Je veux
Que vous en profitiez pour faire vos aveux.

GUSTAVE.

Ici?

VALENTINE.

Sans doute ici.

GUSTAVE.

Mais rien ne nous oblige...
Qu'il vous connaisse au moins.

VALENTINE.

Je lui plairai, vous dis-je,
A la première vue. Enfin, si vous m'aimez,
Monsieur, vous vous rendrez aux vœux que j'ai formés.

GUSTAVE.

Mais...

DENISE, accourant du fond.

Pstt! Mademoiselle, il arrive.

VALENTINE, à Gustave.

Courage!

Pour le séduire mieux je me mets à l'ouvrage.

(Elle s'assied et prend la tapisserie de sa grand'mère.)

Parlez. L'ordre est formel.

DENISE, à part, voyant entrer M. Dubreuil, que Pierre introduit.

C'est fort heureux, sans lui

La seconde, je crois, n'eût fini d'aujourd'hui.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, M. DUBREUIL.

M. DUBREUIL, à Denise.

Madame de Cerny?

DENISE.

Ma maîtresse est visible.

M. DUBREUIL.

Bien.

DENISE, montrant Valentine.

C'est Mademoiselle.

M. DUBREUIL.

Est-il vraiment possible?

VALENTINE, faisant la révérence.

Monsieur.

M. DUBREUIL.

Mademoiselle. Eh! que me dit-on là?

Je crois vous voir enfant courir où nous voilà.

Vous avez fait un beau chemin, mademoiselle.

VALENTINE.

Oui, je vous reconnais, monsieur, je me rappelle.
Maman me conduisit dans vos beaux ateliers
Un jour, voilà longtemps, pour voir vos ouvriers;
Et comme j'avais peur du bruit d'une machine,
Vous me dites alors : « Dans mes bras, Valentine. »
Et j'y courus joyeuse, et j'oubliai ma peur.

M. DUBREUIL.

Je vous reçus chez moi, c'est vrai, j'eus cet honneur.

VALENTINE.

Je vais chercher ma mère. Asseyez-vous, de grâce.

(A Denise qui avançait une chaise.)

Donnez donc un fauteuil.

(A M. Dubreuil.)

Que je vous débarrasse,
Monsieur, de votre canne et de votre chapeau.
Il fait chaud, vous plaît-il de prendre un verre d'eau
Sucrée?

M. DUBREUIL.

Oh! non, merci.

VALENTINE.

Je le verse moi-même.

M. DUBREUIL.

Ah!

VALENTINE, arrangeant un verre d'eau complet que Denise a été chercher.

Maman, de vous voir, montre un désir extrême.
On va vous faire attendre, et vous m'excuserez.
Mais voici des journaux, des livres, vous lirez.

(Le saluant.)

Monsieur.

M. DUBREUIL, lui rendant son salut.

Mademoiselle.

VALENTINE, à demi-voix, regardant Gustave.

Allons!

SCÈNE V.

GUSTAVE, DUBREUIL.

M. DUBREUIL.

Elle est gentille.

GUSTAVE.

Avez-vous vu jamais pareille jeune fille,
Mon père? Que de grâce et de tact et de goût!
N'est-elle pas?...

M. DUBREUIL.

Elle est gentille, voilà tout.

GUSTAVE.

Ne lui trouvez-vous pas l'air empreint de noblesse,
Qu'elle est pleine de cœur et de délicatesse?

M. DUBREUIL.

Je trouve tout cela, si tu veux.

GUSTAVE.

Savez-vous
Qu'elle a fait preuve aussi de plus d'esprit que nous?
De tout ce qu'elle a dit une autre serait fière.

M. DUBREUIL.

Elle a dit quatre mots.

GUSTAVE.

Mais de quelle manière!

M. DUBREUIL.

Elle a pris poliment ma canne et mon chapeau
Et m'a, bon gré mal gré, fait boire un verre d'eau.

GUSTAVE.

Et ce doux à-propos, ce souvenir d'enfance ?

M. DUBREUIL.

Va! tu n'as pas besoin de prendre sa défense.
Elle m'a fait plaisir, c'est vrai. Mais toi, vraiment
Je te vois et t'écoute avec étonnement.
Tu te montes à froid, tu fais de l'éloquence.
Puis un habit, des gants jaunes! Quelle élégance!
Tudieu! dirait-on pas qu'il va se marier?
C'est ainsi maintenant, le père est ouvrier,
Le fils est avocat. Notre manufacture
Ne pouvait convenir à ta vive nature.
D'ailleurs, j'ai les aînés pour me prêter la main.
Tu nous as donc quittés, toi notre Benjamin;
Un beau jour, je t'ai dit : « Va, suis ta voie et marche!
Et puisses-tu, mon fils, comme l'oiseau de l'arche,
D'un monde plus troublé, plus confus que jamais,
Nous rapporter enfin quelque signe de paix ! »

GUSTAVE.

Sans doute avec sa mère elle va reparaître,
Mon père, et vous allez apprendre à la connaître.

M. DUBREUIL.

C'est bon. — Mais je deviens un étranger pour toi,
Sais-tu? Le soir à peine un moment je te voi.
Car on danse la nuit, le matin on repose.
Ce n'est pas tout à fait chez nous la même chose.
Ne crois pas cependant que je te blâme. Au fond
J'en éprouve plutôt comme un orgueil profond.

Oui, quand mes trois aînés, jaloux de me complaire,
En ouvriers chez moi gagnent bien leur salaire,
Il m'est doux de penser que l'autre est à deux pas
Dans un brillant salon qu'il ne dépare pas.
A quoi t'accroches-tu, vanité paternelle?
Ah! que l'homme est petit!

GUSTAVE.

On vient. Si c'était elle!

M. DUBREUIL.

Il est quelqu'un ici dont tu t'occupes fort.

GUSTAVE.

Oui, je vous le cachais, mon père, et j'avais tort.
Cette charmante enfant que vous trouvez vous-même
Pleine d'esprit, de grâce et de beauté, je l'aime.

M. DUBREUIL.

Oui, oui, amour d'un jour, passager quoique ardent.
Prends un de tes amis, mon fils, pour confident;
Je n'en réclame rien.

GUSTAVE.

Mais de toute mon âme
Je l'aime!

M. DUBREUIL.

Eh bien, après? Peut-elle être ta femme?
Son père est dix fois noble et toi fils d'ouvrier.

GUSTAVE, vivement et avec joie.

Mais, mon père, c'est lui qui veut nous marier!
Oui, dans notre parti tout le monde se range.
Valentine a levé les obstacles.

M. DUBREUIL.

Qu'entends-je?
Quoi! vous avez osé, sans mon consentement,

Prendre en pareil sujet pareil engagement?
Vous avez oublié que vous avez un père,
Que sans le consulter vous ne pouvez rien faire,
Et que jamais, enfin, bravant l'opinion,
Je ne puis consentir à semblable union!

GUSTAVE.

Jamais! Que dites-vous? Jamais! Rien n'autorise....
(Il s'arrête à la vue d'Hélène, qui entre suivie de madame Lépinet.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, HÉLÈNE, MADAME LÉPINET.

HÉLÈNE.

Mon cher monsieur Dubreuil, quelle bonne surprise!

MADAME LÉPINET.

Bonjour, Dubreuil.

M. DUBREUIL, à Hélène.

Madame, enchanté de vous voir.

HÉLÈNE.

Enfin, grâce à Gustave, on peut donc vous avoir.

GUSTAVE.

Madame.

MADAME LÉPINET.

Oh! ce Gustave est rempli d'obligeance.
Je raffole de lui, moi.

M. DUBREUIL.

C'est trop d'indulgence.

MADAME LÉPINET.

Pour un père en cela trop est loin d'être assez.
Mon Dieu! nous savons bien ce qu'au fond vous pensez.
(Tout le monde s'assied.)

HÉLÈNE.

Et, dites-moi, monsieur, vos enfants et madame?

MADAME LÉPINET.

Oui, parlez-nous un peu, Dubreuil, de votre femme,
Et de vos trois grands fils qui sont pourtant si doux,
Et de vos brus. Comment va l'ouvrage chez vous?
L'eau vient-elle au moulin? Et votre clientèle?
Et toute votre ruche, enfin, comment va-t-elle?

M. DUBREUIL.

Mais ma ruche prospère en mes mains. Grâce au ciel,
On y recueille encor plus d'un rayon de miel.

MADAME LÉPINET.

Ah! je ne conçois pas pour moi qu'on s'emprisonne
Dans ce grand bâtiment sans jamais voir personne.
J'aimerais mieux semer du blé dans des sillons.
Comment n'y meurt-on pas d'ennui?

M. DUBREUIL.

Nous travaillons.

MADAME LÉPINET.

Vous travaillez? Enfin chacun vit à sa mode.
Moi, j'ai des maux de nerfs, si seulement je brode.
Ma vie est de causer. Je vais, je viens, je cours,
Et je ne suis chez moi que tous les quinze jours.
Si l'on avait du moins un logis habitable,
Du monde à qui parler, le bal, le jeu, la table,
Je comprendrais encor que l'on fût casanier.
Mais non, je me souviens qu'un soir, l'hiver dernier,
Chez vous avec ma fille étant moi-même entrée,
(Dans vos quartiers déserts nous allions en soirée)
Je me crus transportée au temps de nos aïeux
Par le touchant tableau qui s'offrit à mes yeux.

HÉLÈNE.

Oui, touchant est le mot. Pour moi, jen fus ravie,
Et j'y pense souvent, ma mère, avec envie.

MADAME LÉPINET, haussant les épaules.

Dans une salle énorme et d'un très vilain goût,
Ils étaient bien, je crois, vingt ou vingt-cinq en tout.
Le père s'exerçait la main à l'écriture;
Un de ses trois grands fils faisait une lecture;
La mère s'amusait à tricoter des bas;
Les brus tiraient l'aiguille et ne s'amusaient pas;
Les marmots agaçaient la vieille domestique
Qui filait dans un coin à la manière antique.
Nous tombâmes chez eux comme un événement.
Puis tout rentra bientôt dans le recueillement;
Nous laissâmes en paix cette maison romaine,
Et j'en bâillais encore au bout d'une semaine.

HÉLÈNE, à M. Dubreuil.

Pour ses amis ma mère est sans ménagement,
Mais elle vous estime au fond infiniment.

MADAME LÉPINET.

Je l'estime beaucoup, c'est vrai, mais je le blâme
De vivre en patriarche ainsi qu'il fait.

M. DUBREUIL.

Madame,
Si l'on voulait répondre et tracer des tableaux,
On pourrait... Par malheur, je n'ai point vos pinceaux.
Enfin j'aime le calme, et vous le bruit du monde:
Sur deux terrains divers notre bonheur se fonde.
Il ne m'appartient pas de juger entre nous,
Mais je dois repousser les traits lancés par vous.
Je m'exerce, dit-on, la main à l'écriture:

J'écris pour faire honneur à notre signature.
Ma femme se délasse à tricoter des bas :
Elle en donne peut-être à ceux qui n'en ont pas ;
Et quant à la servante à nos côtés assise,
Par un long dévouement sa place est bien acquise.
Si mes fils étaient là, c'est que, bons travailleurs,
Ils se reposent mieux auprès de nous qu'ailleurs.
Leurs femmes ne vont point au bal ; mais leur oreille
Entend le premier cri de l'enfant qui s'éveille,
Et l'on n'a pas besoin, pour soulager le mal,
D'aller loin du berceau chercher la mère au bal.

HÉLÈNE, émue.

Ah ! monsieur.

M. DUBREUIL.

Pardonnez, et parlons d'autre chose.

MADAME LÉPINET, à Hélène, qui lui fait signe de se taire.

Mais non, mais non, je veux lui répondre et pour cause,
Monsieur...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, PIERRE.

PIERRE, s'approchant d'Hélène, à demi-voix.

Madame.

MADAME LÉPINET, à Pierre.

Qu'est-ce ?

(A M. Dubreuil.)

Un moment. Ce n'est rien.

(A Pierre.)

J'attends.

PIERRE.

C'est ce monsieur qui... que vous savez bien.

MADAME LÉPINET.

Le lourdaud! Nommez donc les gens. Quel monsieur ?

PIERRE.

Dame!

Celui qu'on dit que c'est le mari de Madame.

MADAME LÉPINET.

Quoi! monsieur de Cerny? C'est la seconde fois
Aujourd'hui.

M. DUBREUIL, à Hélène.

Nous devons nous retirer, je crois.

HÉLÈNE.

(A Pierre.)

Non, non. — Faites entrer.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, EXCEPTÉ PIERRE, M. DE CERNY.

M. DE CERNY, saluant Hélène.

Madame.

(A part, voyant les Dubreuil.)

Une visite!

(Les reconnaissant et souriant.)

Ah! ah! déjà! — Bonjour, messieurs.

(A part.)

Nous allons vite!

(Haut.)

Et vos travaux, monsieur Dubreuil ? Vous m'étonnez.
C'est pour un motif grave au moins que vous venez ?

HÉLÈNE, vite.

Monsieur vient pour nous voir.

M. DE CERNY.

Eh! je sais tout, vous dis-je.

Voyons, que puis-je faire ici qui vous oblige,
Monsieur Dubreuil?

M. DUBREUIL, interdit.

Monsieur...

M. DE CERNY.

Eh bien! Votre embarras
Est naturel du reste et ne me surprend pas.
Pour ces demandes-là ma gêne serait grande.
Mais quand on est d'accord, à quoi sert la demande?
J'aime mieux avec vous en user franchement,
Monsieur, et vous sauver l'ennui du compliment.
Ma fille a cru pouvoir sans moi disposer d'elle.
Aux plus brillants partis sa naissance l'appelle;
Mais j'ai mis de côté le sot orgueil humain,

(A Gustave.)

Et je consens, monsieur, à vous donner sa main.

GUSTAVE.

Ah! monsieur, sera-t-il jamais en ma puissance
De vous prouver ma joie et ma reconnaissance?

M. DUBREUIL.

Oui, Gustave, monsieur, est surpris, confondu,
Ou comme moi peut-être a-t-il mal entendu.

M. DE CERNY.

Comment!

(Se tournant vers Gustave.)

Mais votre trouble en dit bien plus encore.
N'aimez-vous point ma fille?

GUSTAVE.

Ah! monsieur, je l'adore.

M. DUBREUIL.

Vous oubliez, mon fils, ce que vous me devez.

GUSTAVE.

Je ne dois pas mentir.

M. DUBREUIL.

Ainsi vous me bravez ?

GUSTAVE.

Mais ce serait ici lâcheté de me taire.

M. DUBREUIL.

C'est donc courage alors de manquer à son père?

GUSTAVE.

Non, mon père, cela ne peut finir ainsi.
Je suis fils, il est vrai, mais je suis homme aussi.
Quand monsieur de Cerny veut m'ouvrir sa famille,
Je dois dire bien haut que j'adore sa fille,
Qu'elle m'est à présent plus chère que jamais.
Mais votre volonté peut tout, je me soumets.
Vous pouvez repousser l'honneur qu'on nous propose,
Et, bien que pour mon cœur dans une telle cause
Un refus de raisons ne puisse tenir lieu,
Mon sort est dans vos mains, décidez-en. Adieu.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, EXCEPTÉ GUSTAVE.

MADAME LÉPINET, à M. Dubreuil.

Je doute si je veille à voir ce qui se passe.
Feriez-vous fi de nous, dites, parlez, de grâce ?

HÉLÈNE.

Non, monsieur veut avoir le temps de réfléchir ;
C'est trop juste. Gustave est sûr de vous fléchir.

Mais tous ces jeunes gens ont la tête si vive!
A notre âge on se tient un peu sur le qui-vive.
Il faut pour réfléchir vous laisser, je le vois,
Huit ou dix jours.

M. DUBREUIL, de plus en plus embarrassé.

Madame...

HÉLÈNE, avec une grâce qui cache l'appréhension.

Eh bien! prenez un mois.

(M. Dubreuil se tait.)

M. DE CERNY.

Non, qu'à l'instant monsieur se lie ou se dégage:
L'hésitation seule est pour nous un outrage.

M. DUBREUIL.

Vingt partis que le sort a mieux favorisés
Doivent s'offrir à vous.

M. DE CERNY.

Donc vous me refusez?

M. DUBREUIL.

Mon fils est jeune encore et sans expérience:
Ce n'est point un refus.

MADAME LÉPINET.

Ah! je perds patience.
Comment! lorsqu'on veut bien descendre jusqu'à vous...

M. DUBREUIL.

Donc on se mésallie en s'unissant à nous?

M. DE CERNY.

Ah! n'allez point chercher de faux-fuyants semblables.
La franchise convient entre gens honorables.
Il fut un temps, monsieur Dubreuil, où nous avions
Le courage hautain de nos opinions.

M. DUBREUIL.

Et qui vous dit, monsieur, qu'on n'ait plus ce courage?

M. DE CERNY.

Vous qui parlez à peine et changez de visage.

M. DUBREUIL.

J'aurais peur en parlant d'irriter ces débats.

M. DE CERNY.

Soyez plus franc, monsieur, c'est que vous n'osez pas.

M. DUBREUIL.

Je ne relève point une insulte pareille :
Mes raisons, je pourrais vous les dire à l'oreille.

M. DE CERNY.

Dites, mais parlez haut.

M. DUBREUIL.

Je parlerai chez vous.

M. DE CERNY.

Ce qu'on dit devant moi, je l'entends devant tous.

M. DUBREUIL.

Vous le regretterez.

M. DE CERNY.

Peu m'importe, vous dis-je !

M. DUBREUIL.

Ainsi, vous le voulez malgré tout ?

M. DE CERNY.

Je l'exige.

M. DUBREUIL.

Eh bien, soit. Écoutez ! — Je suis un roturier,
Manufacturier, fils de manufacturier !
Dans ma fabrique, ou, comme a dit fort bien madame,
Dans ma ruche, et ce mot n'est point une épigramme,
J'ai trois ou quatre cents ouvriers comme moi
Pour qui, depuis trente ans, mon exemple fait loi,
Et qui, toujours au bien m'ayant trouvé fidèle,

M'ont pris pour père après m'avoir pris pour modèle.
En ces temps de discorde autour de moi groupés,
Le vent séditieux ne les a point frappés.
Ils sont restés debout, protégeant leurs familles,
Et leur montrant du doigt mes trois fils et mes filles.
Je dois me croire donc et nous nous croyons tous
Engagés envers eux par leur respect pour nous,
Sachant, quand de si près chacun d'eux nous contemple,
Que la faute chez nous s'aggrave de l'exemple,
Que leurs vices enfin, des nôtres enfantés,
Retomberaient sur nous et nous seraient comptés.
Aussi, quand à mes fils j'ai choisi des épouses,
Je n'ai point recherché ces familles jalouses
De leur nom, de leurs biens, mais des gens comme nous,
Rarement au-dessus, quelquefois au-dessous,
De ces filles enfin modestes, mais fidèles
Chez nous à nos vertus qu'on pratique chez elles.

MADAME LÉPINET.

Mais qu'entendre à cela ? Mais où donc a-t-il pris ?...

M. DUBREUIL.

Monsieur me comprend bien.

M. DE CERNY.

Non, je n'ai pas compris.

M. DUBREUIL.

La vérité doit donc m'échapper tout entière ?
Ouvrez, ouvrez alors vos yeux à la lumière !
Aussi bien, en parlant, je satisfais mon cœur.
Madame de Cerny méritait du bonheur :
J'avais prévu le coup fatal qui vint l'atteindre;
Quand j'appris son malheur, je ne pus que la plaindre,
Je fis pour vous parler maint effort superflu :

Je vous parle à cette heure et vous l'avez voulu.
Nous vivons dans un temps, monsieur, où toute chose,
Si sainte qu'elle soit, tombe ou se décompose,
Où, s'acharnant au mal, le fol orgueil humain
Jusque sur la famille ose porter la main.
Mais, quoique son triomphe enfin soit impossible,
Tout excès a sa cause ou secrète ou visible.
Croyez-vous qu'on eût eu le courage éhonté,
Quand on jetait au monde un cri de liberté,
De venir nous poser la famille en problème,
Si la famille eût su se défendre elle-même ?
Non, non, ils voyaient bien, les méchants et les fous,
Que nous leur fournissions des armes contre nous.
Ils voyaient que des mœurs on négligeait le culte,
Que nos propres foyers étaient pleins de tumulte,
Et qu'au cœur de l'enfant que l'exemple frappait,
On ébranlait l'amour en tuant le respect.
Monsieur, j'ai vu, j'estime et j'aime votre fille :
Mais, sévère gardien des mœurs de la famille,
Pourrais-je m'allier à vous sans insulter
A ces mœurs que chez vous rien n'a fait respecter.
Je vous ai dit ma vie : eh! voyez donc la vôtre !
L'une n'est-elle pas la satire de l'autre ?
Avez-vous jamais rien aimé, rien vénéré
De tout ce qui m'est cher à la fois et sacré?
Époux, qu'avez-vous fait pour le bien du ménage ?
Père, pour vos enfants fîtes-vous davantage ?
Sûtes-vous de leurs cœurs épier les penchants,
Développer les bons, réprimer les méchants ?
Non, vous jouant des lois, outrageant la morale,
Vous avez entaché votre nom de scandale,

Sans songer que ce nom avait double valeur
Et que, s'il est le vôtre, il est aussi le leur.
Depuis, qu'avez-vous fait? Occupé de vous-même,
Vous les avez aimés : est-ce ainsi qu'on les aime?
Est-ce en leur accordant quelquefois un regard,
Jamais un bon conseil, un baiser par hasard ?
Vous êtes-vous du moins ménagé leur estime?
Jetez, jetez les yeux sur votre vie intime,
Et répondez! — Aussi, malgré votre grand bien,
Vos titres, votre rang si différent du mien,
Je ne puis accepter l'honneur qu'on me propose,
Je refuse en un mot : vous seul en êtes cause.

MADAME LÉPINET.

Bien, Dubreuil, il suffit. J'ai compris maintenant.

M. DUBREUIL, à Hélène.

Adieu. Je n'ai souffert que pour vous.

(Il lui tend la main. Elle fait un mouvement vers lui, s'arrête et le salue froidement.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, EXCEPTÉ M. DUBREUIL, PUIS VALENTINE.

MADAME LÉPINET.

Le manant!

M. DE CERNY, qui est resté immobile, la tête haute, jusqu'à la sortie de M. Dubreuil, dit à Hélène avec une raillerie froide.

On avait, je conçois, besoin de ma présence.

HÉLÈNE.

Ah! monsieur!

(En ce moment Valentine paraît à la porte de l'appartement de madame Lépinet, pâle, défaite et dans la plus vive agitation.)

MADAME LÉPINET, l'apercevant.

Valentine!

(Elle court à elle et la reçoit dans ses bras.)

Elle perd connaissance!

HÉLÈNE, courant à elle.

Ma fille!

(Elles la font asseoir à droite.)

MADAME LÉPINET.

Qu'as-tu donc, mon cœur?

VALENTINE, d'une voix faible.

Tout est perdu!

J'étais là, j'entendais.

M. DE CERNY, avec colère.

Vous avez entendu?

MADAME LÉPINET.

Vous en êtes fâché, mais moi j'en suis ravie.

VALENTINE, à M. de Cerny.

Pardonne!

HÉLÈNE, de même.

Il s'agissait du bonheur de sa vie.

M. DE CERNY.

Vous l'excusez! C'est vous qui l'excusez, c'est vous!
Mais quoi! De tels succès vous paraissent si doux,
Cela réjouit tant votre âme maternelle
De m'avoir vu chez vous insulter devant elle!
Comme on viendra plus tard lui dire en triomphant:
« C'est ton père qui fait ton malheur, mon enfant,
C'est pour lui, pour sa vie et présente et passée
Que des honnêtes gens tu te vois repoussée. »
Mais non, madame, il faut de la justice ici,
Il faut qu'en me jugeant elle vous juge aussi.

Vous soulevez le voile, et moi je le déchire.

HÉLÈNE.

Vous me faites trembler, monsieur. Qu'osez-vous dire ?

M. DE CERNY.

Je dis qu'après l'éclat d'une désunion
Vous ne deviez pas tant braver l'opinion ;
Qu'au lieu d'avoir vécu modeste et retirée,
Dans le monde, partout, vous vous êtes montrée ;
Que vos bruyants plaisirs, votre légèreté
Ont fourni trop de prise à la malignité,
Et qu'enfin du décri public, quoi qu'on soutienne,
Vous avez votre part ainsi que j'ai la mienne.

HÉLÈNE.

Devant elle descendre à me calomnier !
Cet outrage... Ah ! du moins ce sera le dernier.
Viens, ma fille, suis-moi.

M. DE CERNY.

Demeurez, Valentine.

HÉLÈNE.

Je suis chez moi, monsieur.

MADAME LÉPINET.

Mais qu'on se détermine
A quelque chose, Hélène, avant qu'il soit parti,
Et qu'à la pauvre enfant nous cherchions un parti,
Pour prouver à ce rustre et crier par la ville
Qu'à défaut d'un mari notre fille en a mille.

M. DE CERNY.

Oui, madame a raison, il est temps d'en finir ;
A monsieur de Luzan il nous faut revenir.

MADAME LÉPINET.

Eh mais ! Après l'affront qu'on t'a fait, ma mignonne,

J'épouserais, je crois, le Grand-Turc en personne,
Et de Luzan n'est pas le Grand-Turc, après tout.

M. DE CERNY.

Prenez-le par fierté du moins, sinon par goût.

VALENTINE.

Je ne le puis.

M. DE CERNY.

Ma fille, il le faut.

VALENTINE.

Non, mon père,
Non, jamais!

M. DE CERNY.

Je le veux.

VALENTINE.

Protége-moi, ma mère!

M. DE CERNY.

Voilà qui me décide irrévocablement.

HÉLÈNE, à Valentine.

Ne crains rien, tu ne peux l'épouser.

M. DE CERNY.

Ah! vraiment?
Et moi j'amène ici de Luzan, je lui livre...

HÉLÈNE.

Prenez garde, monsieur, qu'il n'ose vous y suivre.
Mais je respecte ceux que votre cœur défend:
Je vous laisse un ami, laissez-moi mon enfant.

M. DE CERNY.

Vous l'avez trop gardée! Il est temps qu'elle sache
Mon amour qu'on lui nie et vos torts qu'on lui cache.
Je la donne à Luzan pour ne plus la quitter:
C'est chez moi désormais qu'elle doit habiter.

HÉLÈNE.

Chez vous ! Qu'à mon amour, ma fille, on te ravisse
Pour traîner ta pudeur dans l'opprobre et le vice !

M. DE CERNY.

Madame !

HÉLÈNE.

Quoi ! chez vous, monsieur ? Osez-vous bien
Proposer votre toit à la place du mien ?
Et ne devez-vous point pour vous plus que pour elle
Dérober à ses yeux la honte paternelle !
Mais je comprends enfin le choix d'un tel époux :
Il n'était qu'un Luzan pour la laisser chez vous.
C'est un ami si franc, si délicat, si tendre,
Qui fait pour ses amis plus qu'ils n'ont droit d'attendre,
Qui dans tout avec eux veut être de moitié....
Vous ne connaissez point toute son amitié,
Et je rends grâce au ciel, en ce moment d'épreuve,
D'en avoir sous ma main fait tomber une preuve.
Ce n'est qu'un mot d'écrit, vous en allez juger.
— Ne croyez pas qu'ici je veuille me venger :
Je vous tiens à présent au-dessous de ma haine.
Mais je devais sauver ma fille. — Viens !

(Elle entre chez elle, emmenant Valentine.)

MADAME LÉPINET.

Hélène !

Une preuve ! un écrit !

(A M. de Cerny.)

Pardon, je veux savoir....
Il faudra s'expliquer, rien n'est fait. Au revoir.

(Elle rentre chez sa fille.)

SCÈNE XI.

M. DE CERNY, seul.

(Le jour commence à baisser.)

Je ne céderai point ! Je le jure d'avance,
De me faire changer rien n'aura la puissance.
Tout sera faux pour moi, fût-ce la vérité !
Reculer maintenant, ce serait lâcheté !
Et je les unirai, quoiqu'ici l'on espère,
Moins pour avoir l'enfant que pour punir la mère !
Ni les pleurs, ni les cris....

SCÈNE XII.

DENISE, M. DE CERNY, puis PIERRE.

DENISE, sortant de chez Hélène et remettant une lettre décachetée à M. de Cerny.

Monsieur, voilà pour vous.

M. DE CERNY.

Vite de la lumière.

DENISE.

Eh quoi ! Monsieur, chez nous ?

M. DE CERNY.

Allons !

DENISE.

Mais permettez...

M. DE CERNY.

Pas un mot.

DENISE.

Dis-donc, Pierre,
Monsieur qui veut avoir ici de la lumière.

PIERRE.

Ah! ah! Ça ne se peut.

DENISE.

Vraiment, ce serait beau :
Le soleil est couché.

PIERRE.

Voici votre chapeau.

M. DE CERNY, exaspéré.

Je veux de la lumière ou je vais sur ta tête....

PIERRE.

Ah! ne vous fâchez point, ce serait malhonnête.

DENISE.

Nos ordres sont formels.

PIERRE.

C'est le mot.

DENISE.

Absolus.

PIERRE.

Oui, dès que la nuit vient, bonsoir.

M. DE CERNY.

Je n'y tiens plus!

DENISE.

C'est que monsieur vivant séparé de sa femme,
S'il reste ici la nuit, il compromet Madame.

PIERRE.

Voilà.

M. DE CERNY.

Bien. J'irai lire ailleurs.

(Il prend son chapeau et sort.)

DENISE, riant.

Ah! ah!

PIERRE, de même.

Ah! ah!
Madame Lépinet va rire de cela.

DENISE.

Je cours lui raconter comment je me comporte,
Et que nous avons mis notre maître à la porte.

(Elle rentre chez Hélène, Pierre sort par le fond.)

NOTA. Au théâtre on abrége la scène de cette manière :

M. DE CERNY.

Vite de la lumière !

DENISE.

Eh ! quoi ! Monsieur, chez nous ?

M. DE CERNY.

Allons !

DENISE.

Mais...

M. DE CERNY.

Pas un mot.

DENISE.

Et que dirait Madame ?

(Il la regarde.)

C'est que Monsieur vivant séparé de sa femme...

M. DE CERNY.

Ah ! j'oubliais. — C'est bien.

(Il sort.)

DENISE.

Ah ! ah !

PIERRE.

Ah ! ah !

DENISE.

Ah ! ah !

PIERRE.

Madame Lépinet va rire, etc., etc.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Il fait nuit. Pendant l'entr'acte Pierre apporte une lampe qu'il place sur la table.

SCÈNE PREMIÈRE.

VALENTINE, venant de la chambre de sa mère avec Denise qui s'est habillée pour sortir.

VALENTINE.

Ma mère est à table ?

DENISE.

Oui.

VALENTINE.

Bonne maman ?

DENISE.

Aussi.

VALENTINE, tirant un billet de sa poche.

Denise, hâte-toi, car c'est bien loin d'ici.

DENISE.

Pour servir vos amours j'irais au bout du monde.
Donnez. — S'il est chez lui, faut-il qu'il vous réponde ?

VALENTINE.

Sans doute. Mais dis-lui...

DENISE.

Donnez.

VALENTINE.

Ah! dis-lui bien
Que je mourrai...

DENISE.

Donnez!!!

(Valentine lui remet enfin le billet.)

SCÈNE II.

Les mêmes, MADAME LÉPINET, puis HÉLÈNE arrivant toutes deux par le fond.

MADAME LÉPINET, à Denise qui cache le billet.

Que cachez-vous là?

DENISE, hardiment.

Rien,
Madame.

MADAME LÉPINET.

Comment rien?

DENISE.

Madame, je le jure.

MADAME LÉPINET.

Osez-vous, effrontée et sotte créature?...
Sous votre châle.

DENISE, levant son châle.

Rien.

MADAME LÉPINET, prenant le billet.

Qu'est-ce donc que cela?

DENISE.

Tiens! Ma foi, je ne sais comment c'est venu là.

MADAME LÉPINET.

Ah! vous ne savez?

DENISE.

Non, sur l'honneur.

MADAME LÉPINET.

Je vous chasse.

L'impudente nierait, je crois, le jour en face.
Et vous, mademoiselle, écrire un billet doux !

HÉLÈNE, s'avançant vivement.

Un billet?

VALENTINE.

Ma mère !

DENISE.

Ah ! Madame.

HÉLÈNE.

Laissez-nous.

SCÈNE III.

LES MÊMES, EXCEPTÉ DENISE.

MADAME LÉPINET.

C'est très bien. Aujourd'hui voilà comme on les dresse !
« A Monsieur G. Dubreuil. » Monsieur G. ! C'est l'adresse.

(Remettant le billet à Hélène.)

Mais contentez un peu le grand désir que j'ai
De voir ce qu'elle écrit à ce beau monsieur G.

VALENTINE.

Ah ! maman, ne lis pas, ne lis pas.

MADAME LÉPINET.

Qu'est-ce à dire ?

HÉLÈNE.

Ce que vous écrivez, ne puis-je donc le lire,
Ma fille ?

VALENTINE.

En l'écrivant j'étais au désespoir,
Et ce sont des pensers que je ne puis avoir.

HÉLÈNE, lisant.

« Gustave, je ne vous écris aujourd'hui que quelques « lignes à la hâte. »
Aujourd'hui !

(Elle reprend.)

« Tout est rompu. Je ne sais comment j'ai le courage « d'écrire ces mots-là ; je ne puis les prononcer sans « fondre en larmes. On veut me marier à un autre, mon « père et ma grand'mère surtout. Je n'y survivrai pas. »

(Ici madame Lépinet s'essuie les yeux.)

« Mais n'est-il donc plus d'espérance? Par moments « ma pauvre tête s'égare. Cher Gustave, je m'aban- « donne à votre honneur : dites un mot, et je suis « prête à tout quitter pour vous. »

MADAME LÉPINET, s'essuyant les yeux.

Cette lettre est touchante. Pauvre ange!

HÉLÈNE.

Oui, mais surtout la fin est digne de louange.

(Relisant.)

« ... Dites un mot, et je suis prête à tout quitter pour « vous. »

VALENTINE.

Ma mère!

HÉLÈNE.

Vous voulez me fuir, m'abandonner?
De ceux qui me sont chers rien ne doit m'étonner,
Ma fille, et trop souvent ils m'ont bien fait comprendre
Qu'il n'est coup douloureux que je n'en doive attendre,
J'y suis faite, on a tort de craindre mon courroux.

Mais, sans parler de moi, parlons un peu de vous.

MADAME LÉPINET, haussant les épaules.

C'est bien.

HÉLÈNE.

Qu'espériez-vous d'une pareille lettre?
Sous quel jour à Gustave alliez-vous apparaître?
Pour vous, en la lisant, il eût été confus;
Il se fût honoré peut-être d'un refus;
Il aurait songé, lui, qu'un bonheur éphémère
Est toujours trop payé des larmes d'une mère.
Qui sait même? qui sait? Peut-être son mépris
De cet excès d'amour aurait été le prix.

VALENTINE.

Son mépris, ô mon Dieu!

MADAME LÉPINET.

Bon! la voilà qui pleure.

(Elle court l'embrasser.)

Aussi vous la grondez tous les jours, à toute heure.
Pauvre petite chatte! Est-ce un crime, après tout,
Si sa lettre d'amour n'est pas de votre goût?
Denise, en la livrant, a fait une bévue;
Elle n'est pas écrite, enfin, pour être vue;
Les mères n'ont jamais rien à voir là dedans,
Et j'en aurais écrit bien d'autres à seize ans.

HÉLÈNE.

Vous voulez l'excuser? Mais, ma mère, est-ce sage?
De mon pouvoir sur elle en vain je fais usage,
L'effet de mes leçons est aussitôt détruit,
Et de votre faiblesse on voit ici le fruit.

MADAME LÉPINET.

Ah! c'est moi qui la perds? ah! c'est moi qui la gâte?
Je dois donc m'éloigner alors en toute hâte.

On veut rompre avec moi. Rompons. Adieu. Je pars.
Que dira-t-on de vous pourtant de toutes parts?
On vous accusera, l'on plaindra votre mère,
On publiera vos torts, votre affreux caractère,
Que personne jamais n'a pu vivre avec vous,
Votre mère pas plus que votre cher époux,
Pas plus que votre fils, pas plus que votre fille.
Tout cela va donner du lustre à la famille.

HÉLÈNE, retenant sa mère prête à sortir.

Restez, restez, de grâce!

MADAME LÉPINET.

Ah! vous me retenez?
J'ai donc raison alors, et vous en convenez.
Mais la condition suprême que je pose,
C'est qu'on ne lui dira jamais la moindre chose,
* Et que l'on cessera de la contre-carrer.
* J'ai la fièvre aussitôt que je la vois pleurer.
* Pauvre amour! Viens donc vite, apporte-moi ta joue.
* C'est pour toi que je reste et que je me dévoue!

HÉLÈNE, à part.

Quelle vie il m'a faite, et que dire? Voilà
Huit ans que tous les jours j'entends ces choses-là.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, DENISE.

DENISE.

Madame.....

MADAME LÉPINET.

Encore ici? Votre impudence est grande.

DENISE.

Ah ! Madame, monsieur Gustave vous demande.

VALENTINE, avec un cri de joie.

Gustave !

HÉLÈNE, vivement.

Eh quoi ! Gustave !

DENISE.

Il ne veut voir que vous.

MADAME LÉPINET.

Ah ! je savais bien, moi, qu'il reviendrait à nous.

HÉLÈNE, à Denise.

Qu'il entre !

(Denise sort.)

MADAME LÉPINET.

Et s'il revient, son père nous l'envoie.

(A Valentine.)

Calme ton petit cœur et renais à la joie,

Chère enfant !

VALENTINE.

Mon espoir n'était donc pas trompeur !

Il brave tout pour moi.

MADAME LÉPINET, à Valentine.

Viens. Laissons-les.

(Elle emmène Valentine par la droite. Denise introduit Gustave.)

SCÈNE V.

HÉLÈNE, GUSTAVE.

HÉLÈNE, à part.

J'ai peur;

Il va trancher d'un mot notre doute.

GUSTAVE.

Madame,

Je viens à vous tremblant et le remords dans l'âme.

HÉLÈNE, avec anxiété.

Eh bien ! Gustave ?

GUSTAVE, avec abattement.

Eh bien ! madame.....

HÉLÈNE.

Je comprends.

GUSTAVE.

Tous les biens désormais me sont indifférents.
L'avenir m'est fermé, l'avenir c'était elle.
J'avais fait des projets d'existence nouvelle ;
Vous alliez être heureuse..... Il n'y faut plus penser,
Et c'est à trois bonheurs que je dois renoncer.

HÉLÈNE.

J'aurais mauvaise grâce à vous faire un reproche,
Quand de vous le malheur est encore aussi proche.
Je ne vous en fais pas, et puisqu'enfin je sais
Qu'on vous défend d'aimer ma fille, obéissez.

GUSTAVE.

Qu'on me défend d'aimer, madame ? Quel langage !
Eh ! sait-on, quand on aime, obéir à mon âge ?
Si mon père m'avait enjoint de vous haïr,
Croyez-vous qu'en bon fils je pourrais obéir ?
Non, il ne m'a pas fait de semblable défense.

HÉLÈNE.

Eh bien, alors, pourquoi désespérer d'avance ?
De sa rigueur peut-être il se repent tout bas,
Il peut permettre un jour ce qu'il ne défend pas.
Mais que s'est-il passé chez vous ? Soyez sincère,
Voyons.

GUSTAVE.

En vous quittant j'allai trouver ma mère.

Je n'obtins que des pleurs, ma fureur s'en accrut,
Et j'étais prêt à tout quand mon père parut.
« Gustave, me dit-il d'une voix faible et tendre,
Plus tard. En ce moment tu ne saurais m'entendre. »
Et pour nous séparer faisant comme un effort,
Il me prit les deux mains et les serra bien fort.

HÉLÈNE, avec un vif sentiment d'espérance.

Votre père est si bon!

GUSTAVE.

Qu'aux bontés de mon père
J'eusse alors préféré sa haine et sa colère!
Le débat s'engageait, j'en sortais triomphant;
Mais devant son amour je ne suis qu'un enfant.
Resté seul cependant je repris mon courage.
J'allais d'un front hardi tenir tête à l'orage;
Mais quand mon père entra dans ma chambre, le soir,
Pâle, les yeux mouillés, je perdis tout espoir.
Il s'assit près de moi donnant cours à ses larmes :
« Je n'ai contre ton cœur que de bien faibles armes,
Dit-il, car à ton âge on est libre, mon fils,
Et tu peux, si tu veux, repousser mes avis,
Te rire de mes pleurs et suivre ton caprice.
Mais ne peux-tu me faire, ingrat, un sacrifice?
Je l'implore de toi, quand je puis l'exiger.
Si mes jours te sont chers, crains de les abréger. »
Pouvais-je à cette voix demeurer insensible,
Tenter contre mon père un combat impossible?
Mon père à pareil coup aurait-il survécu?
Sans même avoir lutté je me sentis vaincu.

HÉLÈNE.

Et que décidez-vous?

GUSTAVE.

J'ose y penser à peine.

HÉLÈNE.

Mais il vous laisse libre.

GUSTAVE.

Et c'est ce qui m'enchaîne.

HÉLÈNE.

Contrainte imaginaire!

GUSTAVE.

Impérieux devoir!

HÉLÈNE.

Ne pouvez-vous?.....

GUSTAVE.

Je puis faire son désespoir.

HÉLÈNE.

Et vous ne songez pas à celui de ma fille!

GUSTAVE.

Moi, je n'y songe pas, mon Dieu! Mais ma famille,
Madame, mais nos vieux, nos bons et chers parents,
Eux à qui je dois tout, qu'est-ce que je leur rends?
Ils m'ont voué leur vie, et j'en trouble le reste!
Pour mes frères, enfin, quel exemple funeste!
Nous croyons en mon père ainsi qu'on croit en Dieu.
Au schisme intérieur irai-je donner lieu?
Cette maison de paix, aux vieilles mœurs fidèle,
Où j'ai grandi, faut-il la quitter en rebelle?
Même dans mon bonheur serais-je heureux alors?
Non, j'empoisonnerais vos jours de mes remords.
Soyez juge pourtant, parlez. Que dois-je faire?
Faut-il à mon amour sacrifier mon père?

HÉLÈNE, à part.

Que n'ai-je sur ma fille un semblable pouvoir !

GUSTAVE.

Que dois-je faire enfin?

HÉLÈNE.

Faites votre devoir.
J'avais tort en voulant ici vous en distraire,
Gustave, j'écoutais mon faible cœur de mère.
Quelqu'un ! Séparons-nous. Adieu. Voici ma main,
Et de notre maison oubliez le chemin.

GUSTAVE.

Je ne le puis.

HÉLÈNE.

Adieu.

GUSTAVE.

Madame ! — Elle est sortie.
Ma dernière espérance avec elle est partie !

(Il s'appuie sur une chaise et demeure l'œil fixe, indifférent à tout.)

SCÈNE VI.

GUSTAVE, CÉSAR.

CÉSAR.

Eh ! c'est monsieur Dubreuil. — Bonsoir.

GUSTAVE.

Adieu. Je pars
Pour toujours.

CESAR, le ramenant.

Pour toujours? Quel air et quels regards!
Mais ces regards, cet air et cette main qui tremble,

Mais je connais cela, mais cela me ressemble.
Je ne puis m'y tromper : vous êtes amoureux.

GUSTAVE.

Monsieur...

CÉSAR.

Amoureux, dis-je, et de plus malheureux,
Et, de plus, avocat. Touchez là, mon confrère.
On vous a refusé Valentine ?

GUSTAVE.

Au contraire.
C'est de mon père seul qu'est venu le refus.

CÉSAR.

Bon ! pour mon plaidoyer un argument de plus !
Votre père refuse à cause du scandale
Que la désunion des parents nous étale.
Mais si je les rapproche enfin, si, grâce à nous,
La morale triomphe en ces lieux ?

GUSTAVE, avec un commencement d'espoir.

Grâce à vous ?
Impossible, monsieur.

CÉSAR.

Ah ! ce doute me blesse,
Jeune homme. Je me suis montré, je le confesse,
Un peu friand de cas de séparation ;
J'ai peut-être avec art, quoique sans passion,
Jeté par-ci par-là des fleurs sur l'adultère.
Mais ne faut-il pas vivre ? Ai-je de quoi me taire ?
Qu'il me vienne demain cinq ou six bons procès,
Et je mépriserai ces scandaleux succès,
Et j'irai, défenseur ardent du mariage,
Exalter la concorde et chanter le ménage !

En attendant, mon cher, soyez bien assuré
Que je vais réunir nos gens bon gré mal gré,
Et votre père alors, en père sage et tendre,
Bénira vos amours, s'il consent à m'entendre.

GUSTAVE.

Je vous écoute et vois déjà tout d'un autre œil,
Et je trouve le port où je craignais l'écueil.

CÉSAR.

Les nouvelles demain seront encor meilleures.
A demain.

GUSTAVE.

Je serai chez vous vers les sept heures.

CÉSAR.

Non, je me lève à neuf et l'on me trouve à dix.

GUSTAVE.

Ah ! monsieur, vous m'avez ouvert le paradis !
Je vous dois tout d'abord, je vous dois l'espérance.

(Il sort par le fond, après avoir serré vivement les mains de César.)

CÉSAR, seul.

Qu'un amoureux est rude en sa reconnaissance !
Mais sans perdre un instant...

(Il est près d'entrer chez madame Lépinet, au moment où M. de Cerny, dans un grand trouble d'esprit, entre vivement par la porte du fond qu'il ferme sur lui.)

SCÈNE VII.

M. DE CERNY, CÉSAR.

CÉSAR, se retournant au bruit.

Eh! quoi, c'est vous?

M. DE CERNY.

Plus bas.
Personne ne m'a vu, ne me trahissez pas.

CÉSAR.

Qu'est-ce donc? Qu'avez vous pour trembler de la sorte ?

M. DE CERNY.

Je n'osais plus franchir le seuil de cette porte.
J'étais là, j'attendais, ce jeune homme est sorti...

CÉSAR.

Et vous êtes entré, c'est le plus court parti.
Mais qu'avez-vous, monsieur? Vous m'effrayez. De grâce,
Qu'avez-vous?

M. DE CERNY.

J'ai... Ma fille... Il faut que je l'embrasse.

CÉSAR.

A cette heure?

M. DE CERNY.

Oui, je veux l'embrasser.

CÉSAR.

Mais pourquoi?

M. DE CERNY.

C'est qu'elle a des adieux à recevoir de moi.
Peut-être pour toujours vais-je m'éloigner d'elle.

CÉSAR.

Elle est chez sa grand'mère, attendez, je l'appelle.
Mais calmez-vous d'abord. Vous qu'on voyait hier,
Et même ce matin, si brillant et si fier,
Vous narguant le souci, ne pouvant vous résoudre.....

M. DE CERNY.

Ce malheur est tombé sur moi comme la foudre.

CÉSAR.

Que s'est-il donc passé?

M. DE CERNY.

Je suis, je suis perdu.
C'en est fait. Que j'étais aveugle! J'aurais dû

Tout voir, tout deviner. Ma fureur se réveille !
(Avec une grande force.)
César, auriez-vous cru jamais chose pareille?
J'étais trompé, j'étais joué, j'étais trahi,
Trahi par ma maîtresse et mon meilleur ami !

CÉSAR, involontairement.

Quel bonheur ! Ah ! monsieur, excusez, c'est la joie.
C'est-à-dire...

M. DE CERNY.

J'étais leur jouet et leur proie.
Lui m'avoir trompé, lui qui venait chaque soir
Comme un frère chez nous entre elle et moi s'asseoir !
Ce cher ami faisait sa maison de la mienne,
Ma bourse était à lui, ma table était la sienne ;
Je ne réservais qu'elle, il me la prend aussi !
Et l'imprudent venait s'en vanter jusqu'ici !
Fier de ses lâchetés, dans une lettre infâme,
Il osait déclarer son amour à ma femme,
Et pour mieux la séduire et comme un argument,
De celle que j'aimais se proclamait l'amant !
Nous verrons s'il sera jusqu'au bout intrépide,
Ce digne et noble ami !

CÉSAR, à part.

Sa douleur m'intimide,
Et je n'ai plus le cœur de lui dire deux mots.

M. DE CERNY.

Mais quoi! Qu'ai-je à me plaindre, à gémir sur mes maux ?
Qu'ai-je fait de ma folle et joyeuse sagesse ?
N'est-il qu'un seul ami, n'est-il qu'une maîtresse ?
Des amis pour souper ! J'en ai vingt sous la main.
Aujourd'hui j'ai pleuré, mais je rirai demain.

CÉSAR, à part.

Et moi qui le plaignais ! Soyons impitoyable.
(Haut.)
Puis dans un mois ou deux ce convive admirable
Vous soufflera la dame un soir après soupé,
Et vous regémirez d'avoir été trompé.

M. DE CERNY.

Qu'importe ! Je suis las de ces amours fidèles.
J'en aurai désormais tous les jours de nouvelles.
Je veux me promener de cœur en cœur, je veux
Trahir tous mes amis, être lâche, être heureux.
Aussi bien j'avais là comme un reste de honte,
Faiblesse dont je ris et qu'enfin je surmonte.
Je reprends mon sang-froid, mon cœur est calme au point
Que bientôt, croyez-moi... Non, ne me croyez point !
Non, ma tête est en feu, mon cœur n'est point paisible,
Tout se révèle à moi sous un aspect terrible.
Ce que j'avais au cœur d'ardentes passions,
Et mes plaisirs d'hier, et mes illusions,
Tout me fuit, tout pour moi se transforme à cette heure :
Ce qui brillait s'éteint, ce qui souriait pleure.
De mes yeux tout à coup un voile est-il tombé,
Me laissant voir le jour qu'il m'avait dérobé ?
Le présent n'est plus rien déjà ; ce qui m'accable,
C'est le passé lointain qui se dresse implacable,
Ce sont des souvenirs qu'en moi j'avais crus morts,
Et j'échappe au regret pour trouver le remords.

CÉSAR.

Permettez qu'un ami vous parle avec franchise.

M. DE CERNY.

Eh ! que me diriez-vous qu'ici tout ne me dise ?

Et chacun des objets qu'autour de nous je vois
Pour parler à mon cœur n'a-t-il pas une voix ?
Ici, nouveaux époux, que de douces journées
Loin du monde et du bruit l'amour nous a données !
Que de projets formés ici pour l'avenir !
Chaque pas que je fais réveille un souvenir.
J'étais dans ce salon, mon fils venait de naître,
Je l'apportai tremblant près de cette fenêtre,
Et lui me souriait comme un ange du ciel
Qui de la vie encor n'a point goûté le fiel.
Les yeux fixés sur lui j'étais là sans rien dire...
Ah ! je me souviendrai toujours de ce sourire !
Ma fille, à ta naissance il n'en fut pas ainsi.
C'était un jour d'hiver, tout était sombre ici,
Des larmes inondaient ton doux petit visage,
Et ses cris douloureux furent comme un présage.
Déjà sous mes devoirs j'étais las de plier,
Je n'avais plus de goût à rien de régulier.
Un jour j'éclate enfin et je pars, et sans trêve
Je poursuis ce bonheur qui fut toujours mon rêve,
Et quand auprès de moi j'ai cru l'avoir fixé,
Je vois que c'est ici que je l'avais laissé.

CÉSAR, ému.

C'est vrai.

M. DE CERNY.

J'avais reçu du ciel un champ fertile,
Et je l'ai délaissé comme un bien inutile,
Et sur le sol désert nul épi n'a germé :
L'homme moissonne-t-il, quand il n'a rien semé ?

CÉSAR.

C'est vrai. Mais je suis fou de pleurer à cette heure !

C'est le client qui plaide et l'avocat qui pleure.
Qu'importe ? Auprès de vous j'ai gagné mon procès,
Vous avez exprimé tout ce que je pensais.
Mais si vous n'aviez pas cette étrange méthode
D'interrompre les gens à chaque période
(Ce qu'on fait à la Chambre et non pas au palais),
Si j'avais parlé, dis-je, autant que je voulais,
Sans vous tant désoler ni vous casser la tête,
Vous sauriez qu'il vous reste un port dans la tempête,
Et qu'enfin vous pouvez, par un rapprochement,
Voir ici vos malheurs finir heureusement.

M. DE CERNY.

Un rapprochement ?

CÉSAR.

Oui.

M. DE CERNY.

Quittez cette chimère.
Eh ! qui voudrait avoir pitié de ma misère ?

CÉSAR.

Madame de Cerny.

M. DE CERNY.

Madame de Cerny !

CÉSAR.

Oui, tout est pour le mieux, monsieur, tout est fini.
Ce matin je l'ai vue, elle y consent, et même
J'ai tout lieu de penser...

M. DE CERNY.

Quoi donc ?

CÉSAR, bas.

Qu'elle vous aime.

M. DE CERNY.

Qu'elle m'aime ?

CÉSAR.

Le mot m'est échappé.

M. DE CERNY.

Comment!

J'aurais un tel bonheur au lieu d'un châtiment,
Elle m'aimerait, moi qui mérite sa haine?
Mais si ce n'était point une espérance vaine,
Si celle que j'ai pu trahir, abandonner,
Lorsque tout me trahit, daignait me pardonner?
Près d'elle je pourrais recommencer ma vie,
Faire de son bonheur ma longue et seule envie,
Reposer sous ce toit d'où la loi m'a chassé,
Conquérir l'avenir, expier le passé!
Quand je versais des pleurs, à la tristesse en proie,
Ah! devais-je espérer d'en répandre de joie?

CÉSAR.

Du calme, on vient.

M. DE CERNY.

César, j'ai peur de la revoir.

CÉSAR.

Que veut dire ce bruit?

RAOUL, dans le fond, sans paraître encore.

Je suis au désespoir.

M. DE CERNY.

C'est la voix de mon fils.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, RAOUL, MADAME LÉPINET, arrivant tous deux par le fond; HÉLÈNE, VALENTINE, arrivant par la gauche.

MADAME LÉPINET.

Mon cher Raoul, mon ange!...

RAOUL.

Je me tuerai!

M. DE CERNY.

Comment!...

RAOUL, à part.

Dieu!

HÉLÈNE, en entrant.

Quelle voix entends-je?

Raoul!

(Elle s'arrête à la vue de M. de Cerny.)

M. DE CERNY.

Je viens, madame, ici vous rassurer.
Valentine n'a plus à se désespérer;
C'est de vous désormais que son sort va dépendre,
Et monsieur de Luzan ne sera point mon gendre.

VALENTINE, à part.

Quel bonheur!

M. DE CERNY.

Mais, pardon. Quelques mots imprudents
De Raoul...

RAOUL, à part.

Ah! je suis sur des charbons ardents.

MADAME LÉPINET, à Raoul qui lui fait signe de se taire.

Il faut parler, mon fils, c'est ta seule ressource,
Car je n'ai même pas cent écus dans ma bourse;
Mais l'argent coule à flots chez monsieur de Cerny,
Et ta mère a toujours son tiroir bien garni.

HÉLÈNE.

Ma mère, qu'est-ce donc?

MADAME LÉPINET.

Voici toute l'histoire:
Son tailleur lui présente un fort vilain mémoire;

Il doit à la fleuriste, il doit au bijoutier,
Au gantier, au libraire, au coiffeur, au bottier.
Ce sont trois mille francs qu'il lui faut tout de suite,
Vu que ses fournisseurs sont tous gens de conduite,
Gens mariés, ayant beaucoup d'enfants chacun,
Et qu'il lui coûte enfin de devoir à quelqu'un.

M. DE CERNY.

Mais, pour payer ces gens, en bons billets de banque
J'ai fourni l'autre jour la somme qui lui manque.

HÉLÈNE.

Et moi j'ai tout payé tantôt.

MADAME LÉPINET.

C'est singulier.

CÉSAR.

Non pas, mais c'est qu'il mange à plus d'un râtelier.

MADAME LÉPINET, riant.

Voyez-vous le rusé!

HÉLÈNE.

Parlez, mon fils.

RAOUL.

Écoute,
Je vous ai tous trompés, et cet aveu me coûte.
N'osant vous demander la somme en une fois,
J'espérais m'acquitter en tirant sur tous trois.
Mais, sans plus recourir à de vaines défaites,
Je vais vous confesser le total de mes dettes.

M. DE CERNY.

Plaît-il ?

RAOUL.

Je ne puis plus me taire, et la raison
C'est qu'on ose parler de me mettre en prison.

MADAME LÉPINET.

En prison, Dieu du ciel! Là somme est donc bien forte?

RAOUL.

Très forte.

MADAME LÉPINET.

Et pas d'argent! Nous payerons, il n'importe.

(A M. de Cerny.)

Voyons, n'auriez-vous pas quelques milliers de francs,
Monsieur?

RAOUL.

Ah! sauvez-moi, mes bons, mes chers parents!

HÉLÈNE.

Vous demandiez tantôt à quoi sert la famille.

MADAME LÉPINET.

Si tout n'est pas payé dans une heure, ma fille,
Je vends mes diamants à vil prix, et demain
C'est moi qui lui remets la somme dans la main.

M. DE CERNY.

La lui remettre à lui! Ce serait du délire,
Madame. Ce serait à vous faire interdire.

MADAME LÉPINET.

Moi, m'interdire! moi!

CÉSAR, à part.

Je m'en chargerai bien.

(Haut.)

Madame, écoutez-nous.

MADAME LÉPINET.

Non, je n'écoute rien.
M'interdire! Par vous je serais interdite!
Interdisez-moi donc, monsieur, et plaidons vite.

CÉSAR.

Il n'est point question de plaider, Dieu merci.

C'est dans un but de paix que nous sommes ici.

MADAME LÉPINET.

Que dit-il ?

M. DE CERNY, à Hélène.

Eh bien ; oui, je ne saurais me taire,
Madame. Un tel sujet voudrait plus de mystère.
Mais mon cœur tout entier déborde malgré moi,
Je suis épouvanté de tout ce que je voi.
Je sens que mes projets ne peuvent se remettre,
Et de plus grands malheurs nous frapperont peut-être,
Si vous ne me rendez en ce commun danger
Le droit de me défendre et de vous protéger.

MADAME LÉPINET.

L'ai-je bien entendu ? c'est là ce qu'il espère!
Quoi ! tu le reprendrais avec toi ?

HÉLÈNE.

Non, ma mère.

M. DE CERNY.

Mais César m'assurait... Il s'était donc mépris ?

CÉSAR.

Moi ? plus que vous, monsieur, vous me voyez surpris.
Un pareil changement est incompréhensible.
Ce qu'on pouvait tantôt...

HÉLÈNE.

Ce soir est impossible.

CÉSAR.

Pourquoi ?

MADAME LÉPINET.

C'est impossible. Il n'importe pourquoi.
Mais songeons à Raoul, ma fille, suivez-moi,
Et cherchons au plus tôt quelques moyens honnêtes

De le tirer d'affaire et de payer ses dettes.
Venez. — Adieu, messieurs.

RAOUL, bas à sa sœur.

Bon ! l'obstacle est franchi,
Et j'échappe à l'horreur de visiter Clichy.

(Madame Lépinet rentre chez elle suivie d'Hélène. Raoul sort par le fond.)

SCÈNE IX.

MONSIEUR DE CERNY, CÉSAR, VALENTINE.

(M. de Cerny ne voit pas d'abord sa fille)

M. DE CERNY.

Eh bien ! vous avez vu le pardon qu'on m'accorde ?

CÉSAR.

Elle qui me parlait ce matin de concorde,
Qui dépouillait sa haine et voyait d'un autre œil...

M. DE CERNY.

Elle n'a rien voulu que froisser mon orgueil.

CÉSAR.

Qu'est-il donc survenu ? Je m'y perds. Est-ce un songe?

M. DE CERNY.

Je sortais d'un abîme et sa main m'y replonge.
Elle le veut ! Eh bien ! si ce n'est point assez,
Je vais faire pâlir mes désordres passés,
Je vais édifier de nouveau ma ruine,
Me perdre, me venger.

VALENTINE, courant à lui.

Mon père !

M. DE CERNY.

Valentine !
Me perdre, me venger ? Eh ! sur qui, malheureux ?

Tout ce que je ferais retomberait sur eux.
N'ont-ils donc point déjà payé d'assez de larmes
Mes plaisirs dont le monde a fait contre eux des armes ?
Quelles autres douleurs ai-je à leur préparer,
Et qu'ai-je à faire encor pour les déshonorer ?
Je suis l'auteur des maux de ma famille entière !
C'est moi qui de mon fils entrave la carrière,
C'est moi qui de ma fille ai brisé le bonheur,
C'est moi mari sans foi, c'est moi père sans cœur !
Et je parle d'orgueil et de vengeance infâme !
Non, je vais me traîner aux genoux de ma femme,
L'attendrir, implorer, arracher mon pardon !
Vous êtes en péril par mon lâche abandon.
Notre pauvre maison est un vaisseau qui sombre,
Qui fuit en vain l'écueil et s'y brise dans l'ombre :
Il faut une main d'homme à ce rude travail.
Je veux pour vous sauver prendre le gouvernail,
Je veux fléchir du ciel la terrible justice.
Avant que tout entier le vaisseau s'engloutisse,
Ah ! qu'on me laisse au moins en sauver les débris.

VALENTINE.

Mon père!

M. DE CERNY.

Il faut qu'ici je revienne à tout prix.

CÉSAR.

A tout prix, dites-vous ? J'aurais bien dans la tête
Un moyen...

VALENTINE.

Un moyen ! Qu'est-ce qui vous arrête ?
Dites, parlez, monsieur.

CÉSAR.

Le point est délicat.

C'est, je vous en préviens, un moyen d'avocat.

VALENTINE.

Ah ! tout moyen est bon qui me rendra mon père.

M. DE CERNY.

Je m'abandonne à vous, parlez, que faut-il faire ?

CÉSAR.

C'est à rentrer ici que l'on veut aboutir :
Le moyen d'y rentrer est de n'en pas sortir.
Ce que je vous dis là vous surprend, et pour cause.
Écoutez toutefois ce que je vous propose !
Entre époux désunis une réunion
Fait cesser de plein droit la séparation.
Hélène consentait, ce soir elle refuse :
Pour lui forcer la main il faut agir de ruse.
Cachez-vous quelque part, passez ici la nuit ;
Moi, j'annonce demain la nouvelle à grand bruit :
De son retour vers vous je n'ai point fait mystère,
Donc le rapprochement paraîtra volontaire. .
Elle craindra l'éclat d'un recours à la loi ;
Vos soins l'apaiseront. Elle vous hait. Mais quoi !
On est si près d'aimer celui que l'on déteste.
Vos enfants, la raison, le temps feront le reste,
Et vous verrez qu'on peut remettre en certains cas
Le soin de son bonheur aux mains des avocats.

M. DE CERNY.

J'en crois mon cœur, César, nous vous devrons le nôtre.
C'est un projet hardi, mais charmant que le vôtre !
Le bonheur est un bien qu'il me faut dérober :
Il ne m'appartient plus. Mais je puis succomber,
Mais tout peut me trahir à cette heure fatale.
Où me cacher ? Voyons, cherchons. Dans cette salle ?

CÉSAR.

Quelqu'un y peut entrer.

M. DE CERNY.

Eh bien! dans le boudoir.

CÉSAR.

Hélène y peut venir.

M. DE CERNY.

Là.

CÉSAR.

Mais on peut vous voir.

M. DE CERNY.

J'ai fait bâtir exprès cette maison pour elle,
J'ai voulu qu'elle fût et spacieuse et belle :
Je ne prévoyais pas que j'y viendrais chercher
Quelque jour vainement un coin pour m'y cacher.
Mais on va me chasser comme tantôt sans doute,
Et ce dernier espoir pour moi s'écroule!

VALENTINE.

Écoute.

(Elle fait signe à César de s'éloigner, entraîne son père à l'écart, et d'une voix basse et tremblante :)

Rassure-toi. J'ai tort peut-être. C'est égal,
Ce que je fais pour toi ne saurait être mal.
Dans sa chambre maman n'est point encor rentrée.
Nos deux chambres, tu sais, n'ont pas la même entrée,
Et je puis te cacher dans la mienne. La nuit,
Quand on n'entendra plus chez ma mère aucun bruit,
Tu pourras, si tu veux, reposer à ton aise,
Et moi je veillerai près de toi sur ma chaise,
Priant Dieu dans mon cœur que tu puisses toujours
Passer auprès de nous et tes nuits et tes jours.

M. DE CERNY, la pressant dans ses bras.

Ma fille! chère enfant! c'est donc toi qui relies
Ce qu'avaient délié mes coupables folies.
C'est moi qui te devais guider dans ton chemin,
C'est toi qui marches seule et qui me tends la main.
Viens, puisque c'est ainsi que de moi tu te venges,
Viens dormir, je verrai comment dorment les anges.

CÉSAR.

Monsieur, de quel côté dirigez-vous vos pas?
Le conseil est-il bon? Dites.

VALENTINE, bas à M. de Cerny, en rougissant.

Ne lui dis pas.

M. DE CERNY.

Venez demain, César. Tout va bien et j'espère!
L'enfant a mérité que Dieu pardonne au père.

VALENTINE.

Viens, viens, j'entends marcher.

(Ils entrent dans la chambre de Valentine.)

CÉSAR, qui est remonté vers la droite.

Madame de Cerny!

SCÈNE X.

CÉSAR, HÉLÈNE.

HÉLÈNE, à part, après avoir parcouru le salon de l'œil.

Seul.

(A César.)

Je rentre. A demain.

CÉSAR, l'arrêtant avec inquiétude.

Mais tout n'est pas fini.
Pourquoi rompre un projet qui semblait vous sourire?

Quelles sont ces raisons que vous craignez de dire ?
Je pourrais les combattre.

HÉLÈNE.

En vain, je vous promets.

CÉSAR.

Vous céderez plus tard.

HÉLÈNE.

Jamais, César, jamais !
A demain.

(Elle rentre dans sa chambre.)

CÉSAR.

A demain. — Elle rentre chez elle.
Moi, je cours du pardon répandre la nouvelle,
Et de ma chère Emma recueillir les bravos
Pour des succès si doux et pour moi si nouveaux.

(Il sort par le fond. Pierre entre et emporte la lampe. Nuit complète.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Neuf heures du matin, le lendemain.

SCÈNE PREMIÈRE.

DENISE, PIERRE.

(Ils entrent par le fond en disputant.)

DENISE.

Je crois ce que je crois.

PIERRE.

Vous croyez mal.

DENISE.

N'importe!

PIERRE.

Mais puisque je vous dis qu'étant près de la porte
Je l'aurais vu venir.

DENISE.

Mais puisque je vous dis
Que ces messieurs du monde enfin sont si hardis.
Puis je l'ai vu moi-même aussi bien que possible.

PIERRE.

Quelle rage de voir ce qui n'est pas visible!
Mais puisque je vous dis que si, sans m'avertir,
Il avait pu rentrer, je l'aurais vu sortir.

DENISE.

Le concierge l'a vu passer :

PIERRE.

J'incline à croire

Que vous avez la nuit rêvé toute l'histoire.

DENISE.

Rêvé ! Vous prenez beaucoup de liberté.

(Avec éclat.)

Mais s'il n'est point sorti, c'est donc qu'il est resté !

PIERRE.

Ma foi, c'est encor mieux, et l'histoire est parfaite.

Ne sont-ils pas brouillés ?

DENISE.

Et si la paix est faite ?

Les raccommodements ne sont pas interdits.

PIERRE.

Mais puisque je vous dis, mais puisque je vous dis !.....

DENISE.

Madame !

SCÈNE II.

LES MÊMES, HÉLÈNE, sortant de sa chambre.

HÉLÈNE.

Eh ! quoi, déjà ce matin en querelle ?

DENISE.

Non, Madame, c'est lui.

PIERRE.

Non, Madame, c'est elle.

HÉLÈNE.

A quel sujet ?

DENISE.

Il dit qu'il n'a pas vu sortir
Monsieur.

PIERRE.

Non plus qu'entrer, Madame, sans mentir.

(Hélène, qui avait levé la tête aux paroles de Denise, sourit et se rassure aux paroles de Pierre.)

DENISE.

Moi, je disais qu'il faut toujours que Monsieur sorte,
Et qu'il a pu sortir enfin par l'autre porte.

HÉLÈNE, qui n'écoute plus.

Bien, c'est bon. Laissez-moi.

DENISE, bas à Pierre.

Madame m'a donné
Raison.

PIERRE.

Mais pas du tout.

DENISE.

Faut-il être obstiné!

PIERRE.

Mais puisque je vous dis et me tue à vous dire.....

DENISE.

Mais puisque je vous dis que vous me faites rire.

(Ils sortent par le fond, au moment où Valentine sort de la chambre de sa mère.)

SCÈNE III.

VALENTINE, HELÈNE.

VALENTINE.

Bonjour.

HÉLÈNE, l'embrassant.

Comment vas-tu? Comment as-tu dormi?

VALENTINE.

Oh! bien, tout à fait bien. J'ai rêvé d'un ami
Qui nous revient de loin et pour longtemps, j'espère.
Cet ami ressemblait trait pour trait à mon père.

HÉLÈNE.

Ma fille!

VALENTINE.

Il avait l'air fatigué du chemin.
Mais, sans se reposer, il prit d'abord ma main,
Et, joyeux, la plaça dans celle d'un jeune homme.
Puis tout s'évanouit, et j'ai fait un long somme.

HÉLÈNE.

Valentine, pourquoi se laisser éblouir?
L'espoir comme le rêve eût dû s'évanouir.

VALENTINE.

Ah! j'espère à présent plus que jamais. Tout change
Du soir au lendemain.

HÉLÈNE, à part, frappée de ces dernières paroles.

Qu'a-t-elle? C'est étrange.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, CÉSAR.

CÉSAR.

Eh! bien, il n'est donc point ici? Je vous dirai
Que monsieur de Cerny chez lui n'est pas rentré.
C'est assez singulier. Ce qui l'est davantage,
C'est un bruit qui circule et déjà se propage.
On prétend qu'hier soir, moi parti, votre époux
S'est réconcilié pleinement avec vous.

Ce bruit doit être faux, quoiqu'il soit vraisemblable.

HÉLÈNE, vivement.

Vous l'avez démenti ?

CÉSAR.

Moi ? Je suis incapable
De prendre un démenti pareil sous mon bonnet.

MADAME LÉPINET, sortant de chez elle.

C'est affreux !

CÉSAR.

Mais qu'a donc madame Lépinet ?

SCÈNE V.

LES MÊMES, MADAME LÉPINET.

MADAME LÉPINET.

Ce que j'ai, ce que j'ai ? J'ai que tout sur la terre,
Au temps où nous vivons, se corrompt ou s'altère,
Que rien n'est respecté, que tout est confondu.
La société tremble et le monde est perdu.

CÉSAR.

Pourquoi ?

MADAME LÉPINET.

Figurez-vous que, sans rien m'en apprendre,
Ma fille a fait la paix hier avec mon gendre !

CÉSAR, à Hélène.

D'après ce témoignage, on n'en peut plus douter.

MADAME LÉPINET.

Emma vient d'accourir pour me complimenter.
J'avais traité d'abord tout cela d'imposture ;
Mais elle a fort bien dit que la chose était sûre,

Que monsieur de Cerny chez sa femme introduit
Dans notre appartement avait passé la nuit.

HÉLÈNE, avec une très vive émotion.

Passé la nuit?

MADAME LÉPINET.

César doit être son complice.
Et ce qui me révolte et met au supplice,
C'est qu'Emma persévère à lui donner sa main
Et qu'enfin leur contrat doit se signer demain.

CÉSAR, l'embrassant.

Et je l'apprends par vous! Demain? Ah! quelle joie!
Demain!

HÉLÈNE.

Passé la nuit! Se peut-il qu'on le croie?
Mais depuis le matin tout semble m'avertir,
Et mes gens qui, dit-on, ne l'ont point vu sortir,
Et ma fille, et vous même, et ces rumeurs confuses.....
Seule j'ignorais tout!

MADAME LÉPINET.

Fort bien! Ruses sur ruses.
Mais qui croira jamais qu'un homme, votre époux,
Sans que vous le sachiez, passe la nuit chez vous?

HÉLÈNE.

Si c'est ainsi?

MADAME LÉPINET.

Chansons!

HÉLÈNE.

C'est la vérité pure.

MADAME LÉPINET.

Je n'en crois pas un mot.

HÉLÈNE.

Ma mère, je le jure.

MADAME LÉPINET.

Eh! bien, tant pis pour vous, ma fille, dans ce cas;
Car, si la chose est telle, on ne la croira pas.
On dira que la paix par caprice acceptée,
Par caprice s'est vue aussitôt rejetée,
Qu'on évite le piége en y regardant mieux,
Et que pour voir un homme une femme a des yeux.

HÉLÈNE.

Mais qui l'a fait entrer? Quel est le misérable?.....

VALENTINE.

N'accuse pas tes gens. Je suis seule coupable.

HÉLÈNE.

Ma fille!

VALENTINE.

Nos chagrins finiront aujourd'hui,
S'il obtient ce pardon que j'implore pour lui.

HÉLÈNE.

Son pardon! Et d'abord méritez-vous le vôtre?
Coupable, avez-vous droit de parler pour un autre?
Verrai-je donc sans cesse et jusqu'au dernier jour
Les êtres les plus chers me trahir tour à tour?

VALENTINE.

Ma mère!

(Hélène se laisse tomber dans un fauteuil à gauche. Valentine fait un mouvement, sa mère l'arrête du regard.)

MADAME LÉPINET, à demi-voix, à César.

Mais chez nous, César, est-il encore?

VALENTINE, de même.

Il est là.

MADAME LÉPINET, de même.

Dans sa chambre? Et ma fille l'ignore!

VALENTINE, de même.

Il attend que maman soit seule. Viens.

CÉSAR, de même.

Venez.

MADAME LÉPINET, de même.

Mais pourquoi? Dites-moi pourquoi vous m'entraînez.

CÉSAR, de même.

Pour tout vous dire.

MADAME LÉPINET.

Oh! vite alors! Je suis pressée.

(Ils entrent tous trois chez madame Lépinet.)

SCÈNE VI.

HÉLÈNE, PUIS M. DE CERNY.

HÉLÈNE, seule.

On me laisse. Pourquoi? Quelle est donc leur pensée?
Que faire? Je succombe à tant d'indignités.
Mais que je sache au moins leur dessein.

M. DE CERNY, sortant de la chambre de Valentine.

Non, restez,
Madame.

HÉLÈNE.

C'est donc vrai? Ce n'est point une ruse,
Et ne puis plus croire à présent qu'on m'abuse.
Vous chez moi! Vous avez chez moi passé la nuit?

M. DE CERNY.

Hélène, le remords à vos pieds me conduit.
A mon seul désespoir hier j'étais en proie,
Quand César vint m'ouvrir cette dernière voie;
Je voulais malgré tout enfin rentrer ici.

HÉLÈNE.

Et vous comptez peut-être y parvenir ainsi.

Sur quoi repose donc, monsieur, votre espérance
Suffit-il pour la loi d'une simple apparence?
Je prouverai toujours qu'un tel rapprochement
Ne s'est point opéré de mon consentement.
Mais je veux supposer encor que la justice
Dans tous vos droits d'époux demain vous rétablisse,
Que demain vous puissiez m'obtenir de la loi :
Vous flattez-vous alors de m'obtenir de moi?
Ce pardon que mon cœur depuis hier refuse
Peut-il être le fruit d'une aussi lâche ruse,
Et pensiez-vous enfin mieux vaincre mes refus,
Lorsque vous m'auriez fait une insulte de plus?

M. DE CERNY.

Madame, j'ai prévu toute votre colère
Et je ne m'en plains pas, je l'approuve au contraire.
La ruse vous révolte, et vous avez raison.
On ne s'empare point des cœurs par trahison,
Et quels que soient les droits que ma ruse me donne,
Si vous les contestez, je vous les abandonne.
Mais il ne s'agit point de vains droits entre nous,
Et c'est trop m'honorer que garder ce courroux.
Je ne viens plus à vous l'œil fier, la tête haute;
L'homme d'hier n'est plus, et vous n'avez pour hôte
Qu'un orgueilleux puni qui n'espère plus rien
Et n'a pas même un cœur où reposer le sien.
Mais que l'abaissement que je subis vous touche!
Qu'un seul mot de pitié sorte de votre bouche!
Ce que je veux, hier vous le vouliez aussi;
Vous consentiez, César me le disait ici,
Hélène, il me disait que vous m'aimiez encore;
Et vous changez soudain lorsque je vous implore,

Et vous me repoussez, et nul ne sait pourquoi.

HÉLÈNE.

C'est que c'est un secret, monsieur, de vous à moi,
Qui ne serait connu d'un tiers que pour ma honte,
Qu'il me faut taire à tous et dont je vous dois compte.
Oui, j'étais prête hier à pardonner vos torts :
Rien ne s'était passé d'irréparable alors.

M. DE CERNY.

Qu'ai-je fait?

HÉLÈNE.

En bon père, en père de famille,
Vous m'avez fait hier rougir devant ma fille.
Montrez-moi donc comment le père se défend
D'avoir flétri la mère aux yeux de son enfant!

M. DE CERNY.

Hélène!

HÉLÈNE.

Ah! vous avez retrouvé la mémoire?
Il fallait en sortir, du reste, à votre gloire;
Démasqué par Dubreuil, il fallait vous venger,
Et le plus court moyen était de m'outrager.
Ma fille m'estimait : vous m'en avez punie
En me déshonorant par une calomnie,
Vous tenant toutefois dans ce vague affecté
Qui permet de mentir avec impunité.
Monsieur, souvent ma fille a pu voir sur la route
Où sa mère passait, le sourire du doute;
Elle a pu recueillir plus d'un bruit répandu :
A ses moindres soupçons ma vie a répondu.
Mais que peut le respect qu'elle porte à sa mère,
Quand le coup qui me frappe est parti de son père,

Quand devant moi son père ose dire aujourd'hui
Que l'on ne me doit pas plus d'estime qu'à lui,
Et que, pour s'alléger d'un fardeau qui l'accable,
Sentant qu'on le méprise, il me fait méprisable ?
Et vous voulez, monsieur, que j'aille maintenant
Justifier l'outrage en vous le pardonnant,
Confirmer, consacrer moi-même l'imposture ;
Que je reste flétrie en cette âme si pure,
Qu'elle estime perdu par mon manque de foi
L'héritage d'honneur qu'elle attendait de moi,
Et qu'enfin si plus tard, en la voyant en faute,
Je viens à la reprendre et parler à voix haute,
Ma fille oppose alors à ma sévérité
Mon propre déshonneur par son père attesté !
Non, non, je veux garder le droit de lui répondre,
Je veux qu'elle ne puisse avec vous me confondre,
Que jamais contre moi ne puisse être tourné
L'exemple criminel que je n'ai pas donné ;
Je veux, si pour faillir elle s'en autorise,
Je veux, si quelque jour ma fille me méprise
Et me jette à la face un reproche infamant,
Lui dire que son père a menti lâchement.

M. DE CERNY.

Craignez de prononcer des mots irréparables.

HÉLÈNE.

Ah ! puissions-nous tous deux en trouver de semblables,
Afin que la barrière entre nous s'élevant
Soit plus infranchissable encor qu'auparavant !

M. DE CERNY.

Tout mon orgueil se brise à cette affreuse image.
Au nom de votre honneur auquel je rends hommage,

Au nom de nos enfants, pour la dernière fois....

HÉLÈNE.

La douceur du foyer vous sourit, je le vois.
Mais je conçois trop bien qu'un bonheur pur et chaste
Vous séduise aujourd'hui par l'attrait du contraste.

M. DE CERNY.

Madame!

HÉLÈNE.

Je conçois que, trahi comme amant,
On redevienne époux et père en un moment.

M. DE CERNY.

Madame, à votre tour vous comblez la mesure.

HÉLENE, continuant.

Et qu'après des plaisirs épuisés, j'en suis sûre,
On revienne au devoir, plaisir moins familier.

M. DE CERNY.

Rien ne peut désormais nous réconcilier,
Dussiez-vous même ici revenir la première!

HÉLÈNE.

Eh! bien, allez chez vous attendre ma prière.
Je ne vous retiens plus.

M. DE CERNY.

Vous vous vengez aussi,
Mais c'est vous abaisser que vous venger ainsi.
Ayant droit de tout dire, il convient de se taire,
Et l'on ne frappe point des ennemis à terre.
J'espérais emporter une autre impression;
Je m'attendais chez vous à moins de passion.
Adieu. Je sors d'ici pour n'y jamais paraître.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, M. DUBREUIL.

(M. Dubreuil est un peu pâle, très ému, pourtant maître de lui Il arrête M. de Cerny au moment où celui-ci va pour sortir.)

M. DUBREUIL.

Demeurez un moment. Vous m'en voulez peut-être,
Et je me suis hier un peu trop emporté.

M. DE CERNY.

Vous n'avez dit, monsieur, rien que la vérité.

HÉLÈNE.

Monsieur Dubreuil !

(Voyant que son mari reste, elle va pour se retirer.)

M. DUBREUIL, la retenant.

Pardon. Demeurez l'un et l'autre,
Car il me faut ici sa présence et la vôtre.
Je crains que mes conseils n'aient pas été suivis :
Parlez-moi franchement, avez-vous vu mon fils ?
(A M. de Cerny.)
A-t-il été chez vous ?

M. DE CERNY.

Non.

M. DUBREUIL.

Et chez vous, madame ?
Dites, ne craignez point de me frapper dans l'âme.
J'entends votre silence.

HÉLÈNE.

Il est venu chez moi.

M. DUBREUIL.

Il est venu chez vous, ah ! je sais trop pourquoi,

Sans écouter mes vœux et malgré ma prière!

HÉLÈNE.

Il est venu chez moi pour honorer son père,
Pour me dire, en pleurant, qu'il n'espérait plus rien,
Et que votre bonheur passait avant le sien.

M. DUBREUIL.

O mon fils, joie, orgueil, espoir de ma vieillesse!
Cet instant m'a payé de vingt ans de tendresse.
* Et moi qui l'accusais! Je comprends aujourd'hui
* Ce qu'il ferait pour moi, ce que je peux sur lui.
* Il a craint de troubler les jours de son vieux père,
* Il a forcé pour moi son amour à se taire.
Hier j'ai bien compris ses muettes douleurs :
Il maîtrisait son âme, il retenait ses pleurs;
Mais, tout en m'écoutant, sa pâleur était telle
Qu'un moment j'en conçus une frayeur mortelle.
Qui sait où le pourront conduire ses regrets?
Quand il souffre pour moi, c'est moi qui le tuerais!
Cela ne sera pas, non, cette nuit, madame,
J'ai juré, s'il gardait assez de force d'âme
Pour se sacrifier lui-même, qu'en retour
Je me ferais effort pour servir son amour.
Votre désunion étant la seule cause
Qui fait qu'à son bonheur ma prudence s'oppose,
Je comptais vous presser, en faveur de mon fils,
D'ouvrir enfin l'oreille à de sages avis.
Jugez donc de ma joie, on vous réconcilie!
Le bruit en court déjà, ma tâche est accomplie,
De m'allier à vous je me tiens honoré.
Mais quoi, muets tous deux! Ai-je trop espéré?
Croyez-moi, pardonnez : jeune, on le peut sans peine;

Plus tard l'inimitié deviendra de la haine,
Et, tourmentés alors de regrets superflus,
Vous voudrez pardonner et ne le pourrez plus.
Prévenez ce malheur, triomphez de vous-même;
L'heure a sonné pour vous des dévouements suprêmes.
Je ne changerai rien au parti que j'ai pris :
Vous pouvez les unir, vous savez à quel prix.

M. DE CERNY.

C'est un prix élevé, monsieur, qu'on nous demande :
J'ai grand'peur qu'avec vous madame ne marchande.
J'aurais pu le payer, mais je ne le puis plus;
Merci donc de votre offre, et refus pour refus.

M. DUBREUIL.

Si c'est dans ce seul but, monsieur, qu'on nous refuse,
Du tort que j'eus hier, je vous demande excuse.
Votre orgueil a souffert; mais il serait cruel
Que l'orgueil l'emportât sur l'amour paternel.
Votre enfant n'a d'espoir que vous seul en ce monde :
La condamnerez-vous ?

M. DE CERNY.

Que sa mère réponde !

M. DUBREUIL.

Sa mère!

M. DE CERNY.

Interrogez madame de Cerny.
J'attendais un mot d'elle, et tout était fini,
Un seul mot à ses pieds mettait ma vie entière;
Je m'étais abaissé jusques à la prière :
C'était pour mes enfants, je ne m'en repens point.
Mais, je l'ai dit et reste inflexible en ce point,
Ce pardon que j'offrais, il faudra qu'on l'implore

En vain, peut-être. Adieu.

M. DUBREUIL.

Ne partez pas encore,

Et que j'aie avec elle un moment d'entretien.

M. DE CERNY, avec un éclat involontaire.

Ah ! monsieur.

M. DUBREUIL.

Qu'avez-vous ?

M. DE CERNY, se remettant tout à coup.

Rien, vraiment, je n'ai rien.

(M. de Cerny sort par le fond.)

SCÈNE VIII.

HÉLÈNE, M. DUBREUIL.

M. DUBREUIL.

Votre fille aura droit, madame, de se plaindre.
C'est votre mari seul qui me semblait à craindre ;
Mais puisqu'il cède au vœu que je viens d'exprimer,
Puisqu'il vous aime...

HÉLÈNE.

Moi, je ne sais plus aimer.

M. DUBREUIL.

Eh ! faut-il que de lui vous ayez l'âme éprise ?
Votre estime suffit.

HÉLÈNE.

Et si je le méprise ?

M. DUBREUIL.

Il en coûte en ce cas pour remplir son devoir.

HÉLÈNE.

Si je le hais enfin ? — Vous allez tout savoir.

M. DUBREUIL.

Non, ne trahissez pas vos secrets de famille.
Une mère se doit au bonheur de sa fille.

HÉLÈNE.

En victime toujours faudra-t-il donc m'offrir?
Valentine avec moi peut apprendre à souffrir.

M. DUBREUIL.

De sa mère pourtant elle espère autre chose.

HÉLÈNE.

Je sécherai ses pleurs.

M. DUBREUIL.

Vous en serez la cause.

HÉLÈNE.

Moi, lorsque son bonheur est mon vœu le plus doux!

M. DUBREUIL.

Elle vous répondra qu'il dépendait de vous,
Et que vous lui deviez ce dernier sacrifice.
Craignez de votre enfant la sévère justice.

HÉLÈNE.

Mon Dieu! quel doute affreux vous jetez dans mon cœur!
Ne me conseillez pas de faire mon malheur.
Vous êtes devant moi comme un juge terrible,
N'exigez pas, de grâce, un effort impossible.

M. DUBREUIL.

Madame, ce n'est pas à moi de vous juger.
Mais dans votre intérêt et sans rien exiger,
Comme à ma propre fille il faut que je vous dise
Ce que m'inspire ici ma sauvage franchise.
Après avoir offert pendant près de huit ans
La guerre de famille aux yeux de vos enfants,
Après avoir huit ans étalé par le monde

Votre désunion en scandales féconde,
Vous devez accepter cette réunion
Comme le châtiment et l'expiation.
Et puisse encor le ciel, content du sacrifice,
Vous épargner, madame, un plus rude supplice,
Et ne point vous punir dans vos enfants, un jour,
De l'exemple donné qu'ils suivront à leur tour !
Ah ! déjà vous tremblez ! Cet effroi salutaire
Vous dicte mieux que moi ce qu'il vous reste à faire.
* Je sais trop qu'aujourd'hui, par une triste erreur,
* En dépit du devoir on s'obstine au bonheur,
* Que l'égoïsme rend le dévouement plus rare .
* Mais vous, pour votre fille en serez-vous avare ?
Ne vous tarde-t-il pas d'avoir le cœur rempli
Du douloureux plaisir d'un devoir accompli,
Et ne trouvez-vous pas d'avance quelques charmes
A penser que sa joie est le prix de vos larmes ?
Vos larmes! Croyez-vous en répandre toujours ?
Comptez, pour les tarir, sur leurs jeunes amours.
Vous les verrez unis, heureux l'un près de l'autre...
Et leur bonheur enfin, n'est-ce donc pas le nôtre ?
Vous m'en remercierez peut-être dès demain.
Venez, à ce coupable il faut tendre la main,
Venez, venez, ma fille!

SCÈNE IX.

LES MÊMES; GUSTAVE, arrivant du fond.

GUSTAVE.

Ah ! que viens-je d'apprendre,

Madame ? A mes désirs mon père a pu se rendre,
Monsieur de Cerny même a fait vers vous un pas.
On n'attend plus qu'un mot, ne le direz-vous pas ?
Par l'amitié qu'hier vous m'avez témoignée,
Madame....

SCÈNE X.

LES MÊMES; MADAME LÉPINET, sortant de chez elle avec CÉSAR; VALENTINE ET RAOUL, venant du fond.

CÉSAR.

Les Dubreuil ! Notre cause est gagnée.
Eh ! bien, monsieur ?

MADAME LÉPINET.

Eh ! bien, a-t-elle consenti ?

M. DUBREUIL.

Non, j'attends sa réponse.

MADAME LÉPINET.

Et mon gendre est parti ?
Elle a tort. César vient de m'expliquer l'affaire,
Et la réunion est un mal nécessaire.

RAOUL.

J'ai tout appris aussi, ma mère, par ma sœur,
Et je me laisse aller aux faiblesses du cœur.

VALENTINE.

Ma mère !

M. DUBREUIL.

Ces deux voix pourront plus que la mienne.
(Voyant qu'Hélène se tait, à Valentine et à Gustave.)
Donnez-moi votre main, ma fille, et toi, la tienne.
(Après les avoir unis, à Hélène.)
Les désunirez-vous ?

HÉLÈNE.

Ma fille, c'est pour toi,
Oh! pour toi seulement. Soyez bénis par moi.

SCÈNE XI.

Les mêmes; M. DE CERNY. (Il est entré depuis quelques instants et entend les dernières paroles.)

M. DE CERNY, avec un élan de joie.

Hélène!

(Il s'arrête devant Hélène, qui recule.)

HÉLÈNE, froidement.

Je consens.

CÉSAR.

Ah! quel bonheur!

M. DE CERNY.

Hélène!

CÉSAR.

Emma va, j'en suis sûr, m'embrasser pour ma peine.
Tout est donc terminé?

M. DE CERNY, à demi-voix, à César.

Non, rien n'est terminé.
Ses lèvres seulement, César, m'ont pardonné,
Et son cœur me méprise autant qu'il me déteste.

CÉSAR.

Croyez....

M. DE CERNY.

Je ne crois rien. Un seul espoir me reste.
(Haut.)
Avant qu'ici tes vœux se puissent accomplir,
J'ai devant tous, ma fille, un devoir à remplir.
Hier, dans un moment d'imprudente colère,

J'ai flétri d'un soupçon le front pur de ta mère.
Mais en lançant contre elle un reproche infamant,
Ma fille, j'ai menti, j'ai menti lâchement.

HÉLÈNE, très émue, se jetant dans ses bras.

Ah ! monsieur ! ah ! monsieur !

M. DE CERNY.

Hélène, chère Hélène !

(A César.)

Je crois tout, cette fois sa parole est certaine.
Mes amis, mes enfants, ma femme, cher trésor
Que j'avais délaissé, je vous possède encor !
Vos mains, vos mains à tous ! Viens, mon fils, viens, ma fille.
Ah ! qu'il est doux, mon Dieu, d'avoir une famille !

FIN

Paris. — Imprimerie de GUSTAVE GRATIOT, 30, rue Mazarine.


